

A. LANGLOIS

**HARIVANSA**  
ou  
HISTOIRE  
**DE LA FAMILLE DE HARI**

---

*TOME PREMIER*  
(HARIPARVAN)

# 1<sup>er</sup> Thème – Lectures 1 à 15

## Création et Âges de Manou. Famille solaire.

### PREMIÈRE LECTURE

#### PREMIÈRE CRÉATION.

Aum<sup>1</sup> ! Adoration à Nârâyana !

Aum ! Après l'hommage rendu à Nârâyana, à Nara, le premier des êtres, gloire soit à la déesse Saraswatî ! Honneur à celui qui chassa les ténèbres de l'ignorance, au Maharchi<sup>2</sup> dont la science fut profonde et l'âme généreuse, à l'illustre fils que Satyavatî eut de son union avec Parâsara, et qui, enfanté par elle au milieu d'une île (dwîpa), reçut le surnom de Dwêpâyana ! De ses lèvres sortit le Bhârata, poème incomparable, aussi pur que purifiant, dont la lecture détruit le péché et donne le bonheur, plus efficace que l'aspersion même des eaux du Pouchcara<sup>3</sup>. Gloire au fils de Parâsara, à Vyâsa, dont la naissance a réjoui le coeur de Satyavatî ! Le monde boit avec avidité le nectar poétique qui découle de sa bouche. Donner au Brahmane instruit dans les Vèdes et les écritures sacrées cent génisses aux cornes dorées, ou entendre la lecture du saint Bhârata, c'est acquérir des mérites égaux.

Le Maharchi Vyâsa est aussi l'auteur du Harivansa, qui assure à ses lecteurs les mêmes fruits éternels que produisent ici-bas cent aswamédhas<sup>4</sup> et quatre cent mille sacrifices

---

<sup>1</sup> Exclamation mystérieuse et symbolique, dont les trois lettres représentent la triade indienne. Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23. Lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv.

<sup>2</sup> Maharchi signifie *grand Richi*, c'est à dire un de ces personnages qui pour leurs actions pieuses sont considérés comme saints. Il y a parmi eux des degrés, désignés par des noms particuliers suivant la classe à laquelle ils appartiennent, comme *Bramarchi*, *Devarchi*, *Râjarchi*, etc. Nous saisissons cette occasion pour avertir notre lecteur que nous nous sommes fait une loi de reproduire le mot sanscrit, toutes les fois que notre langue ne nous offrait pas d'expression équivalente.

<sup>3</sup> Le mot *Pouchcara* désigne en général un étang consacré, et en particulier un lac, à quatre milles d'Ajmère, près duquel il existe une petite ville, nommée aujourd'hui Pokur, qui est un lieu célèbre de pèlerinage.

<sup>4</sup> Sacrifices dans lesquels un cheval était pris pour victime : cent sacrifices de ce genre valaient à celui qui les avait fait la dignité d'Indra.

<sup>5</sup> Je rends ainsi शतक्रतु *satacratou*, dans ce passage obscur. Ce mot est quelquefois une épithète d'Indra Je crois qu'il faut ici le décomposer, et traduire चतुःसहस्रस्य शतक्रतोः par *cent sacrifices multipliant quatre mille*, c'est-à-dire quatre cent mille ; comme ailleurs दश वर्षसहस्राणि dix milliers d'années, ou mille années multipliées par dix.

ordinaires<sup>5</sup>, ou bien ceux que l'on retire du sacrifice royal (râdjasoûya)<sup>1</sup> par le moyen des cérémonies appelées vâdjapéya et hastiratha. Car tels sont les avantages accordés aux discours de Vyâsa, comme aux chants du Maharchi Vâlmîki<sup>2</sup>. Pour celui qui tire une copie du Harivansa, en se conformant d'ailleurs aux règles de la pénitence, il est admis à savourer les doux parfums des pieds de Hari<sup>3</sup>, comme l'abeille qui pompe avec délices les sucs du lotus.

Honneur donc à celui qu'on appelle le sixième Maharchi, qui ne voit avant lui que le père commun des êtres, qui fut doué d'un pouvoir merveilleux et sans bornes, à Dwêpâyana, fils unique, avatare partiel de Nârâyana, et dépositaire de la science des Vèdes !

Dans la forêt de Nêmicha, Sônaca, chef d'une famille sacrée, venait d'adorer le premier et le plus puissant des êtres, objet de tant d'hommages et d'honneurs, source de justice, celui dont le nom s'exprime par une seule lettre<sup>4</sup>, ce Brahmâ visible et invisible, orné de formes apparentes et imperceptible aux sens, suprême, ancien, infini, auteur de toutes les créatures, grandes et petites, ce Vichnou, heureux et donnant le bonheur, choisi entre tous, pur de toute souillure, maître du monde animé et inanimé, connu sous les noms de Hrichikésa et de Hari. Le pieux Mouni adressa la parole au fils de Soûta, habile dans la science des livres saints.

Sônaca dit :

Fils de Soûta, tu nous as raconté la grande histoire des fils de Bharata, et des princes leurs alliés. Tu nous as dit les oeuvres vraiment admirables des Dévas et des Dânavas, des Gandharvas, des serpents, des Râkchasas, comme celles des Dêtyas, des Siddhas et des Gouhyacas. Les récits variés où tu nous représentais ces luttes de la puissance et de l'injustice, ces généalogies illustres et renommées, ces hauts faits des anciens ; oui, tous ces récits que nous faisait ta voix harmonieuse, pénétraient par notre oreille jusqu'à notre âme qui les recevait comme une douce ambrosie, et frémissait de plaisir. Nous connaissons ainsi la naissance des Courous, mais non celle des enfants de Vrichni et d'Andhaca. Te plairait-il de nous la faire connaître ?

---

<sup>1</sup> Sacrifices offerts par un prince suzerain assisté de ses grands feudataires. On y présentait aux dieux une liqueur fermentée, formée de farine et d'eau ; c'était la cérémonie du *râdjapéya*. Pour celle de l'*hastiratha*, j'avoue que j'ignore en quoi elle consistait : ce mot est composé de हस्ति, *hasti*, éléphant, et de रथ, *ratha*, char. Le Nouveau Journal Asiatique, n° 54, Juin 1832, p. 550, décrit une cérémonie, moderne il est vrai, mais peut-être conservée des anciens temps, et qui pourrait avoir quelque rapport avec l'*hastiratha*.

<sup>2</sup> Vâlmîki est l'auteur du Râmâyana. Ce passage semble établir une différence entre les genres de ces deux écrivains : pour Vyâsa, on emploie le mot वच, *vachas*, qui désigne plutôt l'orateur ou le moraliste ; pour Vâlmîki, le mot गीत, *gîta*, qui convient mieux au rythme harmonieux et cadencé du poète.

<sup>3</sup> Baiser les pieds d'une personne est une marque de respect que le disciple donne à son maître, que le dévot donne à l'image de son dieu. L'Indien, après sa mort, est admis dans le paradis de la divinité qu'il a spécialement adorée, et sa piété doit y être récompensée par la faveur de pouvoir baiser les pieds parfumés de son dieu. Si je ne craignais d'être accusé de vouloir prêter trop d'esprit à mon auteur, je verrais dans ce passage une allusion ingénieuse. Le mot पद, *pada*, signifie pied et fragment de vers. Celui qui copie le Harivansa, doit nécessairement goûter la douceur des vers de ce poème dont Hari est le héros.

<sup>4</sup> Voyez la note 2 : le son *Aum* est représenté par une seule lettre ॐ

Le fils de Soûta répondit :

C'est aussi la demande que fit autrefois Djanamédjaya au pieux disciple de Vyâsa. Je te rapporterai le récit de ce dernier, dans lequel il remonte à l'origine de la famille des Vrichnis. Le sage Djanamédjaya, ce descendant de Bharata, venait d'entendre toute l'histoire de ses ancêtres : il s'adressa à Vêsampâyana.

Djanamédjaya dit :

J'ai entendu le long récit que tu m'as fait du Mahâbhârata, de cette histoire immense et variée. Tu m'as conté les exploits d'une foule de héros ; j'ai distingué, entre autres, les noms et les actions des enfants de Vrichni et d'Andhaca, habiles à diriger les chars. Saint Brahmane, tu m'as parfois entretenu, d'une manière générale ou particulière, de leurs hauts faits les plus renommés. Puisque je n'ai plus de plaisir à espérer de ces récits, comme les Vrichnis et les Pândavas sont sortis d'une souche commune, toi qui connais leur origine, qui as vu l'illustration de leur race, pieux pénitent, dis-moi en détail ce que fut la première de ces deux familles. Je voudrais bien apprendre les filiations successives des Vrichnis. Raconte moi sans réserve leur histoire tout entière, en remontant même jusqu'à la première création de l'espèce humaine.

Le fils de Soûta dit :

Le noble et vertueux Mouni le salua, et, pour répondre à ses vœux, commença son récit à l'origine même des choses.

Vêsampâyana dit :

Écoute, ô roi, une histoire sainte et divine, dont la vertu est d'effacer le péché, et qui, féconde en incidents variés, a mille rapports avec nos écritures sacrées. Quiconque en gardera fidèlement le souvenir, ou voudra plusieurs fois en entendre le récit, assurera pour jamais à sa race la félicité du paradis (swarga).

Celui qui à la fois est et n'est pas, cause indépendante, éternelle, spirituelle, a produit de lui-même la matière première (pradhâna) et l'esprit (pouroucha), et ce grand tout qui est en même temps Îswara. O prince, sache que c'est là Brahmâ<sup>5</sup>, dont l'énergie créatrice est infinie ; Brahmâ, auteur de tous les êtres, accompagné partout de Nârâyana. Agent spontané<sup>6</sup> dans cet univers, de lui sont sorties les diverses classes de créatures ; de lui vient cette création éternelle qui se renouvelle dans le monde. Je vais, comme la science de nos sages me l'a enseigné, te raconter, pour la gloire même de nos premiers ancêtres, cette longue histoire dont le récit assure la fortune, la renommée, la victoire, le bonheur céleste, une longue existence à tous ceux qui marchent fermement dans les voies de l'honneur et de la sainteté. Ainsi, puisque tous deux nous sommes également purs et préparés, je te dirai l'oeuvre merveilleuse de la création, pour arriver ensuite à la famille de Vrichni.

Le divin Swayambhou voulant créer les différents êtres, forma d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe vivifiant. Les eaux ont été appelées nâras, comme étant

---

<sup>5</sup> Brahmâ doit être distingué de Brahma. Le premier est le créateur agissant, la cause efficiente du monde : le second est l'essence du monde, la source divine d'où sortent les êtres et où ils retournent. L'un est en sanscrit un nom masculin, l'autre un nom neutre. Brahma renferme Brahmâ, Vichnou et Siva.

<sup>6</sup> J'ai rendu de cette manière une expression bien difficile à entendre dans son acception philosophique. L'*ahancâra* est un des cinq grands éléments, *mahâbhoûtas*, comme il est aussi une des facultés de l'âme humaine. Est-ce la conscience de soi-même ? Est-ce la faculté d'agir par soi-même, ou la liberté ? Quelquefois on doit le traduire par *orgueil*. Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 53 et Lois de Manu, lect. 1, sl. 24. Brahma est ici appelé अहङ्कारः महतः, ce qui me semble indiquer la spontanéité du *mahat*, c'est-à-dire du principe intellectuel. Voyez pour ce mot la note spirituelle de M. Haughton dans son édition de Manou, t. I, p. 425.

filles de Nara, qui est le premier mâle<sup>7</sup>. Elles lui servaient de voie (ayana) ; de là vient qu'il a été appelé Nârâyana. Dans le lit même des eaux parut un oeuf d'or. Là, de lui-même était né Brahmâ : ce qui l'a fait nommer Swayambhou. Il y resta un an, et il doit son nom d'Hiranyagarbha à son séjour dans cette enveloppe d'or. De cet oeuf, brisé en deux parties, il fit le ciel et la terre, et dans l'intervalle qui les sépare il répandit l'air. La terre nagea sur les eaux qui l'entourent, et les régions célestes furent établies au nombre de dix.

Brahmâ donna naissance au Temps, à l'intelligence<sup>8</sup>, au Désir, à la Colère et à la Volupté, et, pour exécuter la création dont il avait fait le type, il mit au monde les Pradjâpatis, Marîchi, Atri, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Vasichtha. Ce sont aussi les sept Mânasas<sup>9</sup>, ou les sept Brahmâs, que les anciens livres nous représentent comme nés de Brahmâ et animés par Nârâyana.

Ensuite il créa Roudra, formé d'un souffle de colère, et le seigneur Sanatcoumâra, l'aîné des ancêtres du monde. O fils de Bharata, les sept Pradjâpatis, Roudra, Scanda (son fils) et Sanatcoumâra se mirent à produire les êtres, répandant partout l'inépuisable<sup>10</sup> énergie du Dieu. Des sept patriarches sortirent sept grandes familles, qui, attachées aux exercices de la piété et fécondes en rejetons, ont pour leur honneur donné au monde les Maharchis et les divers ordres de Dévas.

Brahmâ créa encore dès le commencement les éclairs, les nuages chargés de tonnerre, l'arc d'Indra, les saisons et le bruit précurseur de la foudre. De lui sont venus les trois Vèdes, le Rig, l'Yadjour et le Sâma, pour l'accomplissement du sacrifice. De sa bouche il produisit les Dévas, les Pitris de sa poitrine, de parties plus ou moins nobles les hommes, les Asouras, les Sâdhyas, tous les êtres de quelque forme qu'ils soient. Tant que le Créateur, distingué par le nom d'Âpava, parce qu'il se jouait sur les eaux<sup>11</sup>, fut occupé de cette première oeuvre, les êtres qu'il produisait ne se multipliaient point. Il se partagea lui-même en deux moitiés, dont l'une fut mâle, l'autre femelle : dans cette seconde moitié de lui-même, il forma l'immense variété des êtres, embrassant tout de

---

<sup>7</sup> Voyez Lois de Manou, lect. I.

<sup>8</sup> C'est le mot मनस्, *Manas*, que j'ai traduit par *intelligence*.

<sup>9</sup> Le mot *mânasa* a pour racine *manas*, l'âme, et il me semble qu'il désigne ici des êtres issus de l'âme universelle, dont l'auteur immédiat est Brahmâ ou Nârâyana. Ce sont peut-être aussi les types primordiaux, n'existant que dans la pensée du Créateur. Dans les lois de Manou, liv. I, ces Pradjâpatis sont fils de Manou. On a donné leur noms aux sept étoiles qui forment la constellation du Chariot (*septem triones*). Ce sont en sanscrit les Saptarchis, ou sept Richis. L'étude des poèmes sanscrits m'a convaincu, et le lecteur pourra aussi le reconnaître, que beaucoup de leurs fables sont astronomiques. Roudra, Scanda ou Cârîkêya, et même Sanat-Coumâra, sont des personnages de la sphère indienne, qui nous est peu connue malheureusement, et qui nous donnerait la clef de toutes ces fictions qui, au premier abord, paraissent absurdes.

<sup>10</sup> Ce passage présente le verbe तिष्ठति dont la signification est objet de contestation. Il se trouve aussi dans le Bhagavad-gîtâ, lect. X, sl. 42. M. de Schlegel a cru pouvoir y retrouver l'idée de ce repos que la Genèse attribue au Créateur le septième jour de son œuvre. M. de Chézy, dans ses remarques sur la traduction de cet ingénieux professeur, pense que ce mot représente l'état immuable de Dieu, dont la création ne diminue pas la grandeur et l'énergie. S'il m'était permis de parler après ces deux maîtres, je dirais que ce mot indique la présence du Créateur au milieu de son ouvrage : et ces mots de mon texte, महिम्ना व्याप्य तिष्ठति, je les rendrais en latin par ceux-ci : *magnitudine penetrans commoratur*.

<sup>11</sup> Je dois cette explication à un commentaire inespéré que m'a fourni un de mes manuscrits.

sa grandeur, et pénétrant tout ce qui existe dans le ciel et sur la terre<sup>12</sup> : de cette circonstance est venu le nom de Vichnou. Il créa Virâdj : Virâdj donna le jour au premier homme (Pouroucha) ; et ce Pouroucha est le premier Manou. Chaque Manou règne pendant une période de temps appelée manwantara. Celui qui préside au second manwantara surnommé Âpava<sup>13</sup>. Ainsi Pouroucha Manou fut père et roi des hommes. Cette création, issue de Nârâyana, fut faite sans le concours des sexes. Celui qui aura bien connu l'histoire de cette première création, obtiendra ce qu'il aura désiré, une longue vie, de la gloire, des richesses, de la famille.

## DEUXIEME LECTURE

### NAISSANCE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Grand prince, quand Âpava, père des êtres, eut achevé sa création, Pouroucha Manou prit pour épouse Satarôûpâ, qui n'avait point eu de mère, mais qui était née de la volonté pieuse<sup>1</sup> du Créateur, dans le temps que le Dieu, enveloppant tout le ciel de sa grandeur, l'animait par sa présence. Satarôûpâ, après s'être livrée pendant dix mille ans à de pénibles austérités, obtint pour époux ce Pouroucha Manou<sup>2</sup>, brillant de vertu et de piété. C'est lui qui est connu sous le surnom de Swâyambhouva (fils de Swayambhou). Son règne fut de soixante et onze yougas.

Ce Pouroucha, fils de Virâdj, engendra Vîra de Satarôûpâ. Celui-ci eut de Câmyâ, Priyavrata et Outtânâpada<sup>3</sup>.

O noble guerrier, il y eut aussi une Câmyâ<sup>4</sup>, fille du Pradjâpati Cardama. Elle épousa Priyavrata, et lui donna quatre fils, Samrâdj, Coukchi, Virâdj et Prabhôu.

Le patriarche Atri adopta Outtânâpada, qui de la belle Soûnritâ, fille de Dharma, eut aussi quatre enfants, Dhrouva, Kîrtimân, Âyouchmân et Vasou. La naissance de Dhrouva fut brillante et célébrée par un sacrifice de cheval. Pendant trois mille années divines, ô noble fils de Bharata, il s'adonna aux exercices de la pénitence, et se prépara un trésor de gloire et de mérites. Père et maître de la nature, Brahmâ, satisfait de sa piété, lui donna une demeure pareille à la sienne, demeure inébranlable, en face des Saptarchis<sup>5</sup>. C'est en voyant sa grandeur et sa glorieuse élévation, qu'Ousanas,

---

<sup>12</sup> Voyez note 16

<sup>13</sup> Ce passage me semble incomplet. Un manuscrit porte *mânasa* au lieu d'*âpava*. Le Bhagavad-gîtâ dit que quatre Manous sont appelés Mânasas, parce qu'ils sortent de l'esprit de Dieu, lect. X, sl. 6.

<sup>1</sup> Le texte porte धर्मणेण. J'ai d'abord cru que ce pouvait être un nom propre. De plus, le Sâmkhya admet une création première des êtres abstraits, appelée *bhâvasarga*. Mais enfin j'ai regardé धर्म comme un nom commun, qui signifie *devoir pieux*, rempli par le Créateur occupé de son œuvre. मैथुन धर्म, lect. III, sl. 5, signifie *devoir matrimonial*.

<sup>2</sup> Voyez dans l'Oupnêk'hat, t. I, p. 123, la description des diverses métamorphoses de Satarôûpâ (*centiformis*) fécondée par Manou sous toutes ses formes différentes.

<sup>3</sup> Outtânâpada est, dans la sphère indienne, le nom de l'étoile  $\beta$  de la Petite Ourse.

<sup>4</sup> Le texte, ici, ne s'explique pas clairement sur le nom de la femme de Priyavrata, qu'ailleurs on nomme *Varhichmatî*, fille de Viswacarman. Le nom du Pradjâpati Cardama signifie *limon, terre*.

<sup>5</sup> J'ai déjà prévenu le lecteur que ces antiques histoires n'étaient souvent que des allusions astronomiques. Dhrouva est l'étoile polaire ; Brahmâ demeure au mont Mérou, pôle des Indiens.

instituteur des dieux et des Asouras, a fait ce sloka : « O puissance de l'austérité ! ô force de la science sacrée ! ô prodige ! Voilà les Saptarchis qui se placent à la suite de Dhrouva. »

Sambhou, femme de Dhrouva, enfanta Slichti et Bhavya. Slichti eut de Soutchhâyâ cinq fils, modèles de pureté : Ripou, Ripoundjaya, Pouchpa<sup>6</sup>, Vricala et Vricatédjas. Ripou épousa Vrihatî, qui lui donna le brillant Tchâkchoucha. Celui-ci eut pour femme Pouchcarinî, fille du grand patriarche Vîrana, et devint père d'un Manou.

Ce puissant Manou, ô fils de Bharata, eut de Nadwalâ, fille du patriarche Vêrâdja (fils de Virâdj) dix fils, nommés Oûrou, Pourou, Satadyoumna, Tapaswin, Satyavâk, Cavi, Agnichtou, Atirâtra, Soudyoumna et Abhimanyou.

Âgnéyî (fille d'Agni) donna à Oûrou six fils, resplendissants de gloire : Anga, Soumanas, Swâti, Cratou, Angiras et Gaya.

Anga, uni à Sounîthâ, eut un fils unique, nommé Véna. Ce Véna par son impiété excita contre lui une grande colère. (On le prit :) pour lui donner un successeur, les Richis battirent les humeurs de son bras droit<sup>7</sup>, et il en naquit un prince, qui fut le grand Prithou. Les Mounis, en le voyant, s'écrièrent : Ainsi parut au monde Prithou, fils de Véna, habile à tirer de l'arc et à porter l'armure éclatante, pareil à un feu brillant, et de son bras protégeant la terre, vache nourricière du genre humain<sup>8</sup>. Ce roi fut l'aîné des Kchatriyas, le premier de ceux que baptise l'eau du Râdjasoûya. O grand prince, ce fut lui qui, pour l'avantage des hommes, sut traire la vache (mystérieuse) avec les dieux, les Richis, les Pitris, les Dânavas, les Gandharvas, les Apsarâs, les serpents, les saints, les plantes et les montagnes. Le lait que donne la terre fut recueilli dans des vases<sup>9</sup> différents suivant la nature différente des êtres, et le prince le leur présenta, pour qu'ils pussent soutenir leur existence. Prithou eut deux fils, qui furent vertueux, et jouirent du pouvoir de se rendre invisibles (antardhipâlin).

L'un des deux, Antardhâna, eut de Sikhandinî un fils nommé Havirdhâna.

Drichanâ, fille d'Agni et femme de Havirdhâna, devint mère de six enfants, Prâtchînavarhis, Soucla, Gaya, Crichna, Vradja et Adjina.

Le fils aîné de Havirdhâna fut un grand Pradjâpati, un saint qui favorisa la propagation de l'espèce humaine. O Djanamédjaya, quand il marchait sur la terre, les

---

Non pas que je croie que tout est fiction dans ces anciennes légendes ; mais je crois que ceux qui ont arrangé la sphère indienne, y ont introduit ces noms de patriarches, et que les poètes ont ensuite confondu l'histoire et la fable. Voyez l'histoire des sept Richis et de Dhrouva dans le Câsi-khanda, section du Scanda-pourâna.

<sup>6</sup> Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot. Au lieu de Pouchpa, l'un porte *Vipra* et l'autre *Kchipra*.

<sup>7</sup> Le lecteur ne verra sans doute dans ce conte qu'une allégorie. Il pensera que Véna n'ayant point laissé d'héritiers directs, les sages du royaume choisirent pour lui succéder un prince d'une branche collatérale. L'histoire de ce prince et dans le Padma-pourâna racontée en détail, mais différemment.

<sup>8</sup> Le mot गौ, *gô*, signifie vache et *terre* ; et les poètes n'ont pas manqué de bâtir plus d'une fable sur la double signification de ce mot. Pour ce qui est de l'histoire de Prithou, on dit qu'il épousa Lakchmi, qui est en même temps la Terre. Celle-ci ayant refusé ses secours aux hommes, fut battue et blessée par son mari. Elle prit alors la forme d'une vache, et se rendit au mont Mérou pour s'y plaindre aux dieux, qui ne voulurent point l'entendre. Ainsi replacée sous la puissance de Prithou, elle fut obligée de se soumettre à lui, et à ses descendants qui la déchirent avec toutes sortes d'instruments. Du nom de Prithou, elle est appelée *Prithivî* ou *Pritwî*. Voyez lect. IV, V et VI.

<sup>9</sup> L'Oupnék'hat, t. I, p. 207, donne la définition de ce mot vase.

pointes de cousa étaient courbées vers l'orient ; de là son nom de Prâtchînavarhis<sup>10</sup>. Il épousa une fille de l'Océan (Sâmoudra), nommée Savarnâ, qu'il mérita par l'épreuve d'une longue pénitence. Celle-ci eut de lui dix enfants, appelés Pratchétas, tous habiles à tirer de l'arc, tous scrupuleux observateurs de la loi divine et fidèles à leurs devoirs. Pendant dix mille ans, ils se livrèrent aux plus rigoureux exercices de la pénitence au milieu des flots de l'Océan. Cependant la terre, sans protection et sans défense, se couvrait d'arbres, et les hommes dépérissaient ; tel fut l'état du monde sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Les vents ne pouvaient plus souffler, le ciel était caché par l'ombre des arbres. Pendant dix mille ans, le genre humain se trouva réduit à l'impuissance la plus complète. A cette nouvelle qui vint les surprendre au milieu de leurs pieuses occupations, tous les Pratchétas irrités soufflèrent de leurs bouches le vent et le feu. Le vent déracinait les arbres, les desséchait, et le feu les consumait. Cette destruction prenait un cours effrayant, quand Soma, apprenant ces désastres, voulut sauver le reste des arbres. Il vint et dit à ces patriarches : « Modérez votre colère, princes fils de Prâtchînavarhis. Apaisez le vent et le feu. Ces arbres vous donneront une femme, véritable miracle de beauté. Remplie, dès le sein de sa mère, de mon influence divine, elle enfantera pour le monde la science et la vérité. Le nom de cette fille des bois est Mârîchâ<sup>11</sup>. Que cette illustre vierge soit votre épouse : elle est destinée à propager la race de Soma. Par la vertu de votre influence et de la mienne, agissant chacune également, elle aura pour fils un Pradjâpati, nommé Dakcha. Celui-ci apparaîtra comme une flamme brillante, et cette terre que vous avez consumée de vos feux, il la couvrira d'habitants. » Soumis aux conseils de Soma, les Pratchétas épargnèrent les arbres, et, suivant les rites sacrés, prirent pour épouse Mârîchâ. Son sein fut fécondé par leur esprit<sup>12</sup>, et des dix Pratchétas, ô fils de Bharata, naquit l'illustre Dakcha, issu d'un avatare partiel de Soma.

Dakcha donna naissance à des fils qui augmentèrent la race de Soma, êtres animés et inanimés, bipèdes et quadrupèdes. Par la puissance de son esprit, il créa un certain nombre de filles, dont dix furent données à Dharma, treize à Casyapa, et les autres au roi Soma : ce sont celles-ci que l'on nomme Nakchatras (constellations). Ces filles de Dakcha sont devenues mères des dieux, des oiseaux, des vaches, des serpents, des Dêtyas, des Dânavas, des Gandharvas, des Apsarâs, et de beaucoup d'autres êtres.

O roi, depuis cette époque, les familles diverses durent la vie au mélange des deux sexes : la naissance des premiers êtres fut le résultat d'une volonté créatrice (sancalpa)<sup>13</sup>, d'une force intuitive (darsana), ou du toucher (sparsa).

---

<sup>10</sup> Le *cousa* est une espèce de gazon sacré (*poa cynosuroides*) ; le mot *varhis* a la même signification. Je suppose que ce prince avait tourné ses pensées et porté sa domination vers l'est. Il semble que son empire pouvait s'étendre jusqu'à l'Océan, dont il est dit qu'il épousa la fille. Il est possible aussi que ce ne soit qu'un personnage du zodiaque indien, représenté sur une jonchée de *cousas*, dont la pointe est tournée vers l'est. Dans les Lois de Manou, il est indiqué qu'au moment de la prière, on est assis sur un paquet de *cousas* dont les pointes sont tournées vers l'orient.

<sup>11</sup> Ailleurs, il est dit que Mârîchâ était fille du Mouni Kandou.

<sup>12</sup> Il est impossible de ne pas regarder comme allégorique le récit qui donne dix époux à Mârîchâ. Le texte porte qu'elle dut son fruit au *manas* des Pratchétas, comme Dakcha fut père par son *manas* (*mente sua*), ainsi qu'il sera dit plus bas. Selon moi, Dakcha n'est qu'un savant astronome, inventant un système du monde, divisant la sphère céleste, donnant des noms aux constellations, et regardé par les poètes, toujours menteurs, comme le père de tous ces êtres fabuleux que son imagination avait créés.

<sup>13</sup> Voyez dans l'Oupnêk'hat, t. I, p. 67, la définition de cette faculté appelée *sancalpa*.

Djanamédjaya dit :

On m'a déjà parlé d'une naissance plus ancienne des Dévas, des Dânavas, des Gandharvas, des serpents, des Râkchasas, et du grand Dakcha lui-même. O saint Mouni, celui-ci, m'a-t-on dit, était né du pouce droit de Brahmâ, et sa femme du pouce gauche. Comment donc ce pieux personnage devint-il le fils des Pratchétas ? C'est pour moi une chose obscure que je te prie de m'expliquer. Issu d'une fille de Soma, comment fut-il aussi son beau-père ?

Vêsampâyana reprend :

O prince, il y a dans les êtres une succession continue de naissance et de mort : c'est une vérité que connaissent les Richis et les savants. Dans chaque âge existent tous ces rois et saints personnages, tels que Dakcha et les autres : ils y reviennent habiter un nouveau corps. L'homme instruit ne doute point de ce fait. Ils n'en sont ni plus jeunes, ni plus vieux, et croissent cependant en pénitence, en grandeur, en mérites.

Roi de la terre, quiconque connaîtra cette création d'êtres animés et inanimés produits par Dakcha, obtiendra une famille nombreuse, et, après cette vie, un long séjour dans le Swarga.

## TROISIÈME LECTURE.

### CRÉATION DE DAKCHA ; NAISSANCE DES VENTS.

Djanamédjaya dit :

O Vêsampâyana, raconte-moi, je te prie, en détail la naissance des Dévas et des Dânavas, des Gandharvas, des Râkchasas.

Vêsampâyana dit :

Swayambhou<sup>1</sup> d'abord commandant à Dakcha : « Procède, lui dit-il, à la création des êtres ("pradjâ"). » O maître de la terre, écoute comment ce patriarche s'acquitta de cette fonction. Par la puissance de son esprit, il produisit d'abord les Richis, les Dévas et les Asouras<sup>2</sup>, les hommes, les Râkchasas<sup>3</sup>, les Yakchas, les Bhoûtas<sup>4</sup>, les Pisâtchas<sup>5</sup>, les oiseaux, les quadrupèdes, les serpents. Ces êtres issus de sa pensée ne prenaient aucun développement : alors le pieux Pradjâpati<sup>6</sup>, réfléchissant au moyen de produire au dehors ces créatures diverses, se soumit au devoir matrimonial, et prit pour épouse

---

<sup>1</sup> Swayambhou, comme nous l'avons vu dans la première lecture, est le nom du Créateur, *né spontanément*.

<sup>2</sup> Les Devas ou dieux portent aussi le nom de *Souras* : leurs ennemis se nomment par opposition *Asouras*.

<sup>3</sup> Les Râkchasas sont de mauvais génies, ennemis des dieux, avec lesquels ils sont en guerre continue. Ils viennent troubler et souiller leurs sacrifices. Ils prennent toutes les formes, et l'on croit surtout que sous celle d'oiseaux ils se tiennent à quelque distance de ceux qui sacrifient : pour les apaiser, on leur jette alors leur portion de riz. Les Râkchasas sont encore, comme les Yakchas, une classe de divinités inférieures, qui accompagnent le dieu Couvéra.

<sup>4</sup> Les Bhoûtas sont des êtres malins et impurs, qui trompent les hommes, et quelquefois les dévorent.

<sup>5</sup> Les Pisâtchas sont des êtres méchants, des démons qui tourmentent les hommes. Comme les précédents, on les donne pour compagnons au dieu des Richesses, Couvéra. Les Orientaux pensent que les trésors cachés au sein de la terre y sont gardés par des génies méchants. Cependant les Yakchas n'ont pas ce caractère, et ils semblent aimer les hommes.

<sup>6</sup> Ce mot de *pradjâpati* signifie *père* ou *maître des êtres*. Je le traduis aussi par *patriarche*.

Asiknî, fille du Pradjâpati Vîrana, noble et sainte pénitente, qui est devenue le soutien du monde. D'Asiknî, fille de Vîrana, le grand patriarche Dakcha eut cinq mille enfants. Nârada<sup>7</sup>, ce Dévarchi au doux langage, vit cette illustre race possédée du désir de s'étendre et de se développer : il osa leur donner un conseil qui causa leur mort, et qui devait lui attirer à lui-même l'imprécation de Dakcha<sup>8</sup>. Le Mouni Casyapa, craignant pour Nârada la colère de ce patriarche, s'entremet pour que l'imprudent conseiller devînt dans une seconde naissance fils de Brahmâ et d'une fille de Dakcha. Nârada était déjà une fois né de Brahmâ : le Dévarchi Dakcha, époux d'Asiknî, fille de Vîrana, fut l'aïeul de cet illustre Mouni, ainsi régénéré. On avait dit à Dakcha : « Vos fils, les Haryaswas, viennent de périr, égarés par leurs idées de vertu et de devoir ; tous, ils sont morts, il n'en faut point douter, et c'est Nârada qui en est cause. »

Le puissant Dakcha demandait la mort du coupable : il se présenta devant les Maharchis, mais se laissa fléchir par Brahmâ, à qui il fit cette condition : « Que Nârada renaisse de vous et d'une de mes filles. » Brahmâ y consentit, et l'une des filles de Dakcha lui fut donnée. De cette union naquit le Richi Nârada, qui échappa de cette manière à la malédiction de Dakcha.

Djanamédjaya dit :

Comment le Maharchi Nârada fut-il cause de la mort des enfants de ce patriarche ? Sage Brahmane, instruis-moi de la vérité.

Vêsampâyana reprit :

Les Haryaswas<sup>9</sup>, enfants de Dakcha, témoignaient l'envie de croître et de s'étendre. Un jour que cette famille forte et courageuse était rassemblée, Nârada leur dit : Après avoir entendu ces mots, les malheureux s'éloignèrent de tous côtés : mais l'air seul ne pouvait les nourrir. Ils succombèrent, du moins ils ne sont pas revenus ; ils ont été reçus dans l'espace comme les fleuves dans la mer.

Après la mort des Haryaswas, Dakcha, fils des Pratchétas, eut encore de la fille de Vîrana mille enfants, qui se nommèrent Sabalâswas. Nârada les engagea à se mettre à la recherche de leurs frères. Les Sabalâswas se dirent tous mutuellement : « Le grand Mouni a raison, il faut voir ce que sont devenus nos frères. Plus d'hésitation : c'est en connaissant l'étendue de la terre que nous multiplierons heureusement notre race. » Attachés à cette idée, fermes dans leur résolution, ils suivirent les traces de leurs aînés, et se dispersèrent de tous côtés : comme leurs frères ils ne sont pas revenus, et sans doute ils ont trouvé la mort dans des régions lointaines.

---

<sup>7</sup> Dans la mythologie indienne, quand il y a une malice à faire, une indiscretion à commettre, c'est toujours Nârada qui s'en trouve chargé.

<sup>8</sup> Toutes les fois qu'une imprécation (*sapa*) est lancée par une personne irritée, l'effet en est certain, serait-elle même injuste. Voyez donc dans le drame de Sacountalâ la malédiction de Dourvâsas. Tout ce que peut faire un dieu protecteur, ou celui même qui a prononcé cette malédiction, c'est d'en éluder l'accomplissement en changeant le sens des mots.

<sup>9</sup> Fr. Hamilton (*Genealogies of the Hindus*) pense que les Haryaswas, comme leurs frères les Sabalâswas, furent des ordres de moines, institués par Dakcha. Il me semble qu'il est un moyen plus naturel d'expliquer cette histoire. Le devoir pieux que voulaient remplir les Haryaswas n'étaient pas une obligation religieuse de célibataires dévots, mais l'obligation, toute aussi sainte, d'hommes appelés à propager leur espèce, et qui se trouvant trop resserrés sur un point, s'aventurent dans des contrées d'où ils ne reviennent pas. Comme tout ce chapitre est une allégorie astronomique, on pourrait y voir la création de ces étoiles fixes, dont le nombre est infini : le mot *hari* signifie *jaune, doré, rayon de lumière*, le mot *sabala* signifie *varié*, et tous deux peuvent s'appliquer aux étoiles que le poète considérerait comme des coursiers (*aswa*) lancés dans les plaines de l'air. Mais j'aime mieux la première explication. Au reste, on serait aussi peu fondé à voir de l'histoire dans tous les détails de ce chapitre qu'à en chercher dans les aventures de Cœlus et de Tellus.

Alors le grand Dakcha, irrité de la mort des Sabalâswas, dit à Nârada : « Meurs maintenant, et va te renfermer dans le sein d'une femme. » C'est ainsi, ô roi, qu'un frère, en courant témérairement sur les pas de son frère, trouve bientôt la mort : le sage sait éviter cette destinée.

Le patriarche Dakcha, après la mort de ses fils, rendit la fille de Vîrana mère de soixante filles ; c'est ce que dit la tradition. Ces filles eurent pour époux le grand Casyapa, Soma, Dharma, et d'autres Maharchis. Dakcha en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma<sup>10</sup>, quatre à Arichtanêmi, deux à Vahoupoutra<sup>11</sup>, deux aussi à Angiras, deux au docte Crisâswa<sup>12</sup>. O fils de Courou, voici maintenant des détails sur quelques-unes d'entre elles. Aroundhatî, Vasou, Yâmî, Lambhâ, Bhânou, Maroutwatî, Sancalpâ, Mouhoûrttâ, Sâdhyâ et Viswâ, ce sont là les dix épouses de Dharma. Je vais te dire quels furent leurs enfants.

Les Viswadévas<sup>13</sup> naquirent de Viswâ, les Sâdhyas<sup>14</sup> de Sâdhyâ,

les Marouts<sup>15</sup> de Maroutwatî, les Vasous de Vasou, les Bhânous de Bhânou, les Mouhoûrttas de Mouhoûrttâ. Lambhâ donna le jour à Ghocha<sup>16</sup>, Yâmî à Nâgavîthî<sup>17</sup>, Aroundhatî à tous ces êtres dépendants de la terre<sup>18</sup>, et Sancalpâ à Sancalpa, qui est l'âme de tout<sup>19</sup>. Nâgavîthî, fille d'Yâmî, enfanta Vrichala.

---

<sup>10</sup> Il est à regretter que la sphère indienne ne nous soit pas connue : je suis persuadé qu'on y trouverait l'explication de toutes ces allégories : car ces nombreuses épouses, données à des patriarches, ne sont, selon moi, que des divisions d'une région du ciel placées sous leur influence. Ainsi on sait que les vingt-sept épouses de Soma ne sont que les constellations qui partageaient la route céleste de la lune. Soma pourrait donc représenter la région de l'écliptique dont il serait le régent, comme Casyapa présiderait à une portion de l'hémisphère septentrional et Dharma à une portion de l'hémisphère méridional. En effet Dharma-râdja est un des noms d'Yama, régent du midi. Je prie encore une fois le lecteur de me pardonner mes conjectures, qu'au reste je ne lui donne que comme telles, faute de renseignements certains. Je veux seulement appeler son attention sur ces idées. Angiras est une des étoiles qui composent la Grande Ourse.

<sup>11</sup> Le manuscrit de M. Tod porte *Bhrigoupoutra*.

<sup>12</sup> Crisâswa est un Mouni fameux par ses écrits sur l'art dramatique : de là vient le nom de *Crisâswin* qu'on donne aux acteurs. Non pas que l'art dramatique puisse être considéré comme aussi ancien que ce Crisâswa : mais des ouvrages modernes sont, chez les Indiens, fréquemment attribués à de saints personnages de l'antiquité, soit que les auteurs aient voulu de cette manière donner plus d'autorité à leurs écrits, soit qu'ils aient en effet porté le même nom que ces anciens personnages, avec lesquels ils sont maintenant confondus.

<sup>13</sup> Les Viswas ou Viswadevas sont au nombre de dix, savoir Vasou, *Satya*, *Dakcha*, *Câla*, *Câma*, *Dhriti*, *Courou*, *Pourourava* et *Madrava*. On les honore dans les *srâddhas*, cérémonies funèbres où ils reçoivent une offrande de beurre.

<sup>14</sup> Les Sâdhyas sont aussi des divinités, astronomiques selon moi, au nombre de douze.

<sup>15</sup> Voici un exemple de l'inconséquence des mythologues. Les Marouts, ce sont les vents ; et à la fin de cette même lecture, leur naissance est attribuée à Diti.

<sup>16</sup> *Ghocha* signifie le bruit du tonnerre et le mot *lambha* veut dire suspendu. Le bruit du tonnerre vient en effet du nuage suspendu dans l'air.

<sup>17</sup> *Nâgavîthi* signifie le chemin de l'éléphant, et c'est le nom que l'on donne à la voie lactée. Le mot *Vrichala*, qui est le nom du fils de Nâgavîthi signifie cheval ou *soûdra*, homme de la quatrième caste.

<sup>18</sup> Ce passage obscur est traduit littéralement. पृथिवीविषयं, *phritivîvichayan*. Voyez lecture XLVII, note 6.

<sup>19</sup> Nous avons vu, dans le chapitre précédent, la création attribuée au *Sancalpa*, que peut-être on personnifie dans cet endroit-ci.

O roi, les épouses que le fils des Pratchétas, Dakcha, accorda à Soma, sont célèbres dans les livres astronomiques et connues sous le nom de Nakchatras<sup>20</sup>.

Je te donnerai quelques éclaircissements sur les huit fameux Dévas, qui s'appellent Vasous, et qui marchent devant la lumière<sup>21</sup>. On les nomme Âpa, Dhrouva, Soma, Dhara, Anila, Anala, Pratyôûcha et Prabhâsa.

D'Âpa naquit Srama, saint pénitent et Mouni irréprochable<sup>22</sup> ; de Dhrouva, le divin Câla, qui compte le nombre des vivants<sup>23</sup> ; de Soma, le pieux Vartchas, père de Vartchaswin ; de Dhara, Dravina, saintement occupé d'offrandes et de sacrifices<sup>24</sup>. Dhara eut encore de Manoharâ Sisira, Prâna et Ramana. Sivâ fut l'épouse d'Anila : elle en eut deux fils, Manodjava et Avidjnâtagati. Anala donna le jour à Coumâra, qui parut à sa naissance environné des tiges brillantes du gazon sara<sup>25</sup> ; qui, surnommé Sâkha et Visâkha, est représenté dans les livres sacrés sortant du sein de la flamme étincelante ; et qui, élevé comme un fils par les Criticâs, est pour cette raison appelé Cârtikéya, surnom qu'il honore aussi bien que les noms de Scanda et de Sanatcoumâra. Quant à Pratyôûcha, il eut pour fils, comme on sait, le Richi Dévala, père de deux enfants célèbres par leur patience et leurs austérités. Le huitième Vasou, Prabhâsa, prit pour épouse une soeur de Vrihaspati, qui connaissait la science divine, et qui purifiée par la dévotion, traversait le monde sans s'y attacher : elle se nommait Varastrî. Elle fut la mère du grand Pradjâpati Viswacarman, inventeur des arts, ouvrier céleste, dont la main industrieuse façonne tous les ornements, et fabrique les chars des Dévas, et dont les mortels intelligents imitent l'heureuse adresse pour l'avantage et l'agrément de leur vie.

---

<sup>20</sup> Voyez, pour ces Nakchatras ou constellations, les détails que donnent les Recherches Asiatiques, tom. III et IX.

<sup>21</sup> Qu'est-ce que les Vasous ? J'avoue qu'à cet égard, je ne puis former que des conjectures. C sont peut-être les génies qui président aux divisions de l'horizon vers l'orient : car j'ai traduit littéralement ज्योतिःपुरोगमाः *marchant devant la lumière*. Cependant, voyez l'Oupnêk'hat, t. I, p. 207 : il donne une explication différente. On compte aussi huit points cardinaux à l'horizon. Mais les noms de ces points ne ressemblent pas à ceux des Vasous.

<sup>22</sup> Je ne suis pas d'accord ici avec Fr. Hamilton, qui donne à Âpa une postérité que je ne trouve point dans le texte : Babhrya, fils d'Âpa, est, suivant lui, père de Srama, Srama de Srânta et Srânta de Mouni. Ces quatre noms sont au nominatif et ne semblent pas indiquer une généalogie.

<sup>23</sup> Câla est ordinairement le dieu du temps.

<sup>24</sup> Fr. Hamilton fait encore ici des noms propres de ce que je regarde comme une épithète de Dravina, *houtahavyavaha*. Il dit que Houta est fils de Dravina et Havyavaha fils de Houta : il croit, quant au vers suivant, que Sisira est fils de Havyavaha et Prâna fils de Sisira. Je n'ai pu voir en cet endroit une pareille filiation.

<sup>25</sup> Le *sara* est une espèce de gazon ou de roseau (*saccharum sara*). *Coumâra*, *Cârtikéya* et *Scanda* sont des noms du dieu de la guerre, fils de Siva : la naissance de ce dieu est une histoire assez obscène, qui ne peut être qu'allégorique. Le germe d'un enfant fut jeté par Siva dans le feu (*anala*) : il en sortit un garçon, qui exposé d'abord sur une couche de *sara*, fut ensuite élevé par les Criticâs, constellation de six étoiles qui correspond aux Pléiades. Le mot *sanatcoumâra* qui accompagne le mot *scanda*, me semble ici un autre nom de ce dieu. (Voyez cependant la première lecture, où ces deux mots se trouvent de même réunis.) Pour expliquer l'épithète de *Visâkha*, le docte Wilson dit que ce dieu fut nourri par la constellation Visâkha : ce qui n'est guère possible, puisque cette constellation est la seizième, quand Criticâ est le troisième. Ne serait-ce pas *Vésâkha* ? Si j'osais, j'expliquerais ces deux épithètes en considérant ce dieu comme une branche (*sâkhâ*) s'élevant sur le foyer : *ramus ramis privatus* ou *ramosus, ignis dorso natus*, शाखः विशाख आग्निपृष्ठजः.

O fils de Bharata, Sourabhi, sanctifiée par sa pénitence et la faveur de Mahâdéva, épousa Casyapa, à qui elle donna les onze Roudras ; savoir, Adjêcapâd, Ahirvradhna, Pinâkin, Hara, Vahouroûpa, Tryambaca, Aparâdjita, Vrichâcapi, Sambhou, Caparddhin et Rêvata<sup>26</sup>. Voilà ceux que l'on appelle les onze Roudras, maîtres des trois mondes ; mais il existe encore cent autres Roudras tout-puissants.

Apprends que Casyapa est le père d'une infinité d'enfants que les livres antiques nous représentent comme répandus par toute la nature, et attachés à tous les êtres animés ou inanimés. Voici les noms de ses femmes : Aditi, Diti, Danou, Arichtâ, Sourasâ, Sourabhi, Vinatâ, Tâmrâ, Crodhavasâ, Irâ, Cadrou, Khasâ et Mouni. Je vais te dire, ô roi, quelle fut leur postérité.

Pendant le premier Manwantara, il y avait eu douze grands Souras on les appelait Touchitas<sup>27</sup>. Quand ils virent arriver le règne du Manou Vêvaswata, ils se dirent mutuellement : « La splendeur du Manou Tchâkchoucha va finir. Pour le bien de tous les êtres, il faut nous réunir ; allons nous renfermer dans le sein d'Aditi. Qu'elle soit notre mère pour le Manwantara prochain : c'est le meilleur parti que nous ayons à prendre ». Ainsi parlèrent ces Dévas du temps du Manou Tchâkchoucha, et ils consentirent à renaître de Casyapa, fils de Marîchi, et d'Aditi, fille de Dakcha. Voici les noms des douze fils d'Aditi : Sacra, Vichnou, Aryaman, Dhâtri, Twachtri, Poûchan, Vivaswân, Savitri, Mitra, Varouna, Ansa, et le brillant Bhaga. Et c'est ainsi que les dieux qu'on avait appelés Touchitas, sous le règne de Tchâkchoucha, prirent le nom d'Âdityas<sup>28</sup>, sous celui de Vêvaswata.

Les vingt-sept pieuses épouses de Soma, dont nous avons parlé plus haut, eurent des enfants qui les égalèrent en éclat et en splendeur.

Les femmes d'Arichtanêmi lui donnèrent seize fils.

Le sage Vahoupoutra eut quatre filles, appelées les Vidyouts<sup>29</sup>.

Angiras produisit les Ritchas<sup>30</sup>, si distinguées, et honorées par les Brahmarchis.

Crisâswa le Dêvarchi fut père de ces traits animés et vivants, appelés Armes des dieux<sup>31</sup>.

Tous ces ordres de Dévas, au nombre de trente-trois<sup>32</sup>, au bout d'une révolution de mille yougas, meurent pour renaître quand leur devoir les rappelle. O roi fils de

---

<sup>26</sup> Mes différents manuscrits ne sont d'accord ni sur le nombre ni sur les noms des Roudras : à ces onze noms qu'on vient de lire, quelques uns ajoutent ceux de Capâlin et de Sarpa.

<sup>27</sup> Wilson en compte trente-six : c'est peut-être une autre manière de diviser l'année indienne qui, étant composée anciennement de 360 jours, contenait trente-six dizaines.

<sup>28</sup> *Âditya* est devenu un nom du soleil : et l'on voit que cette classe de dieux représente les douze mois de l'année. Il serait à désirer que les fonctions des autres divinités dont nous venons de parler fussent aussi distinctes.

<sup>29</sup> Le mot *vidyout* signifie éclair.

<sup>30</sup> *Ritchas* et le pluriel de *Ritch* ou *Rik*, et même *Rig*, l'un des trois Vêdes contenant des prières, qui sont ici personnifiées. Comme cependant les Vêdes passent pour être venus de Brahmâ, les Ritchas ne seraient en cet endroit que des *mantras*, des invocations pieuses particulièrement composées par Angiras.

<sup>31</sup> Dans le Râmâyana, ces personnages jouent un rôle : ces armes sont vivantes, elles ont un corps, elles parlent et demandent les ordres de Râma. Quand il n'a plus besoin d'elles, elles le saluent avec respect et se retirent. Elles servent à paralyser un ennemi ou à l'endormir, ou bien amènent la tempête, la pluie ou le feu. Elles sont au nombre de cent. Voyez aussi la pièce d'Outtara Râmâcharitra, actes 1, 5 et 6.

Courou, leur disparition (nirodha) et leur retour ressemblent à ce que nous voyons ici-bas pour le coucher et le lever du soleil. Telle est, dans la suite des âges, l'action de ces dieux qui viennent tour à tour revêtir des corps.

On dit que Casyapa eut de Diti deux fils, Hîranyacasipou et le vaillant Hîranyâkcha, dont les descendants reçurent le nom de Dêtyas. (De Danou il eut entre autres)<sup>33</sup> Viprachitti, qui épousa Sinhikâ<sup>34</sup>, et dont les courageux enfants ont porté le nom particulier de Sênhikéyas.

Cette race fut innombrable, ô roi : c'est par dix mille, par cent mille qu'on les compte. Hîranyacasipou eut quatre fils renommés, Anouhrâda, Hrâda, le vaillant Prahrâda<sup>35</sup> et Samhrâda. Hrâda eut pour fils Hrada : Hrada donna le jour à Âyou, à Sivi et à Câla. Prahrâda fut père de Vîrotchana ; Vîrotchana, de Bali ; Bali, de cent fils, dont l'aîné était Bâna. Parmi les autres on distingue Dhritarâchtra, Soûrya, Tchandramas<sup>36</sup> Indratâpana, Coumbhanâbha, Gardabhâkcha, Coukchi. Bâna, le plus âgé et le plus vaillant, fut aimé du dieu Siva. Ayant autrefois rencontré le puissant époux d'Oumâ<sup>37</sup>, il lui avait demandé le privilège de marcher à ses côtés.

Les fils d'Hîranyâkcha furent au nombre de cinq, remplis de sagesse et de force : c'étaient Djhardjhara, Sacouni, Bhoûtasantâpana, l'invincible Mahânâbha et Câlanâbha.

Danou eut cent enfants, tous célèbres par leur force, leurs austérités et leur puissance : Je n'en citerai que les principaux, tels que Dwimôûrddhan<sup>38</sup>, Sacouni, le grand Sancousiras, Sancoucarna, Vivâda, Gavechthin, Doundoubhi, Ayomoukha, Sambara, Capila, Vâmana (Marîtchi, Maghavan, Ilwala, Swasrima<sup>39</sup>), Vikchobana, Kétou,

---

<sup>32</sup> Le texte porte bien trente-trois ordres de dieux : देवगणाः त्रयस्त्रिंशत्. Cependant, en lisant l'Oupnék'hat, t. I, p. 207, il semble que ce soit plutôt trente-trois personnes : savoir 8 Vasous, 11 Roudras, 12 Âdityas, Indra et Pradjâpati. M. Haughton, savant aussi recommandable par la bonté de son caractère que par l'étendue de ses connaissances, a bien voulu attirer mon attention sur ce passage qui se répète plusieurs fois et qui offre diverses variantes. Tantôt on y voit l'épithète कामजः, tantôt celle de ष्ठांदसः, d'autres fois le mot सहस्रशः. Ce dernier mot renforce l'explication de l'Oupnék'hat. Quant aux épithètes, il me semble qu'elles expriment la naissance successive de ces dieux dans les différents âges, à mesure que la marche du temps les appelle à agir ;. Les astronomes en ont, dans leurs calculs, exagéré la longueur : je crois bien que quelquefois les poètes n'entendent par ce mot qu'une révolution annuelle, et non pas une révolution de plusieurs siècles. La durée du monde et partagée en quatre *yougas*, Crita, Tréta, Dvâpara et Cali, qui forment douze mille ans (*varcha*) C'est là un âge des dieux : mille âges des dieux font un jour de Brahmâ. Soixante et onze âges des dieux font un Manwantara : les Manwantaras sont au nombre de quatorze et constituent un *calpa*. Voyez lecture VIII.

<sup>33</sup> Ces mots sont ajoutés au texte : ce passage est déplacé et semble intercalé : plus bas, il est répété.

<sup>34</sup> Sinhikâ était fille de Dêtya Hrada, et devint la femme d'un Dânavâ.

<sup>35</sup> On dit aussi Prahlâda.

<sup>36</sup> C'est à dire le soleil et la lune. Ce passage me rappelle que la Théogonie d'Hésiode cite parmi les Titans Hypérion et Phébé.

<sup>37</sup> C'est-à-dire Siva, dont la femme s'appelle Oumâ ou Pârvatî.

<sup>38</sup> Fr. Hamilton, dans un moment de préoccupation, a mis *Bimôûrdhan*, en confondant la syllabe sanscrite *dwi* avec le mot latin *bis*.

<sup>39</sup> Fr. Hamilton dit *Sasrima*. Le manuscrit de M. Tod ne donne pas ces quatre noms, dont les deux derniers sont cités plus bas parmi ceux des fils de Viprachitti. Marîtchi est un Saptarchi et Maghavân un nom du dieu Indra.

Kétouvîrya, Satahrada, Indradjit, Satyadjit, Vadjranâbha, l'invincible Mahânâbha, Câlanâbha, Ècatchacra au bras puissant, le vaillant Târaca<sup>40</sup>, Vêswânara, Pouloman, Vidrâvana, Mahâsoura, Swarbhânou, Vrichaparwan, Hounda, grand parmi ses frères, Soûkchma, Nitchandra, Ournanâbha, Mahâgiri, Asiloman, Késin, Satha, Balaca, Mada, Gaganamoûrddhan, Coumbhanâbha, Pramada, Maya, Coupatha, le robuste Hayagrîva, Visripa, Viroûpâkcha, Soupatha, Hara, Ahara, Hiranyacasipou, Sambara aux cent formes magiques, Sarabha, Salabha, et le fameux Vipratchitti. Tous ces héros furent fils de Casyapa et de Danou, et appelés par cette raison Dânavas<sup>41</sup> ; tous furent courageux et forts, mais Vipratchitti était le premier parmi eux. Ils eurent une infinité de fils et de petits-fils, ô prince, et il est impossible de compter le nombre de leurs descendants.

Prabhâ fut fille de Swarbhânou ; Satchî, de Pouloman ; Oupadânâvî, Hayasiras et Sarmichthâ, de Vrichaparwan ; Poulomâ et Câlacâ, de Vêswânara.

L'épouse du fils de Marîtchi<sup>42</sup> lui donna une postérité nombreuse. De ce saint pénitent et d'elle sortirent soixante mille Dânavas, dont quatorze cents habitèrent à Hiranyapoura<sup>43</sup>. Les fils de Poulomâ et de Câlacâ furent des Dânavas doués d'un grand courage ; ils demeuraient à Hiranyapoura, et avaient obtenu de Brahmâ le privilège de n'être jamais détruits par les Dévas : ils périrent plus tard sous les coups d'Ardjouna.

Nahoucha fut fils de Prabhâ ; Djayanta, de Satchî<sup>44</sup> ; Sarmichthâ fut mère de Pourou ; Oupadânâvî, de Douchmanta<sup>45</sup>.

Une famille de Dânavas courageux et intrépides sortit de Vipratchitti et de Sinhicâ, dont le mariage unit les deux races des Dêtyas et des Dânavas, et produisit treize enfants, distingués par le surnom de Sênhikéyas. Voici les noms de ces enfants : les vaillants Vyansa et Salya, le robuste Nabha, Vâtâpin, Namoutchi, Ilwala, Swasrima, Andjica, Naraca, Câlanâbha, Saramâna, Souracalpa<sup>46</sup>, et Râhou, qui était l'aîné, Râhou, le fléau du soleil et de la lune.

Soûca et Sounda furent tous deux fils de Hrada<sup>47</sup>, et Mârîtcha, fils de Sounda et de Tâdacâ. Ils augmentèrent la race de Danou, ainsi que leur propre gloire, et leurs rejetons furent innombrables.

---

<sup>40</sup> *Târaca* est aussi le nom d'un ancien roi d'Égypte.

<sup>41</sup> Ce mot ressemble trop à celui de *Danoi*, les Grecs, pour que le rapprochement n'ait pas été fait. Voyez Rech. Asiat. t. VIII, p. 362.

<sup>42</sup> Ce fils de Marîtchi, est-ce Casyapa ? Ou bien est-il question d'un fils de Danou, cité plus haut ? Je suppose que c'est Casyapa.

<sup>43</sup> Je cherche à m'abstenir de tout rapprochement frivole et indiscret. Je crois cependant pouvoir faire remarquer à mon lecteur que quelques livres indiens placent vers l'ouest le pays d'Hiranmaya dont Hiranya-poura pourrait être la capitale, et que précisément à l'ouest de l'Inde est la contrée appelée *Irân*, ou la Perse. (Tabl. hist. de M. Klaproth, p. 2.)

<sup>44</sup> Satchî, épousa le dieu Indra. Singulière mythologie où les dieux épousent ainsi les filles de leurs ennemis !

<sup>45</sup> Il y a eu plusieurs princes appelés *Douchmanta* : celui-ci est l'époux de *Sacountalâ*. Voyez plus bas, à ce sujet, la lecture XXXII.

<sup>46</sup> Ainsi dit le manuscrit de M. Tod. Les autres portent trois noms de plus, savoir Sara, Potarana et Vadjranâbha, ce qui donne seize noms au lieu de treize.

<sup>47</sup> Il a été question plus haut de Hrada et de ses enfants qui ne sont pas les mêmes que ceux que l'on donne ici. De plus ce Hrada descendait de Diti, et par conséquent ses deux fils Soûca et Sounda n'ont pu augmenter la race de Danou. C'est tout au plus ce qu'il serait permis de dire de Sounda seul, qui avait épousé Tâdacâ, fils du Dânavâ Marîtchi.

Le Dêtya Samhrâda eut des fils aussi fameux par leur adresse à porter l'armure guerrière que par leurs pieuses austérités. On en comptait trois millions, habitant Manimatî : les Dévas ne pouvaient les vaincre ; mais Ardjoura finit par les détruire.

L'épouse de Casyapa, nommée Tâmrâ, lui donna, dit-on, six filles d'une grande sagesse : Cākî, Syénî, Bhâsî, Sougrîvî, Soutchi et Gridhrî. Cākî fut la mère des corbeaux et des chouettes ; Syénî, des faucons ; Bhâsî, des éperviers ; Gridhrî, des vautours ; Soutchi, des oiseaux aquatiques ; et Sougrîvî, des chevaux, des ânes, des chameaux : telle fut la race de Tâmrâ. Vinatâ eut deux fils, Arouna et Garouda, autrement appelé Souparna, roi des oiseaux et terrible dans ses oeuvres.

Sourasâ enfanta mille dragons puissants et courageux, ornés de têtes innombrables, et parcourant les plaines de l'air.

Cadrou fut mère de mille serpents, forts et brillants, fiers de leurs têtes nombreuses, et cependant soumis à l'empire de Garouda.

Je dirai les noms des principaux parmi ces dragons et ces serpents<sup>48</sup> : ce sont Sécha, Vâsouki, Takchaca, Êrâvata, Mahâpadma, Cambala, Aswatara, Êlâpatra, Sankha, Carcotaca, Dhanandjaya, Mahânîla, Mahâcarna, Dhritarâchtra, Balâhaca, Couhara, Pouchpadanchtra, Dourmoukha, Soumoukha, Sankhapâla, Capila, Vâmana, Nahoucha, Sankharoman, Mani. Leurs fils et leurs petits-fils ont été détruits par Garouda, servi dans sa colère par les quatorze mille enfants de Crodhavasâ<sup>49</sup>, tous armés d'un long bec, et qui ont fait de ces serpents leur sanglante pâture.

Les montagnes<sup>50</sup>, et sur la terre et dans les eaux, furent les enfants de Dharâ<sup>51</sup>. Sourabhi produisit les vaches et les buffles ; Irâ, les arbres, les plantes, et les gazons qui couvrent la terre ; Khasâ, les Yakchas et les Râkchasas ; Mouni, les Apsarâs ; Arichtâ, les pieux et brillants Gandharvas<sup>52</sup>.

Tels furent les enfants de Casyapa, parmi les êtres soit vivants, soit inanimés : leur race s'est multipliée à l'infini.

Le Manou Swârotchicha<sup>53</sup> avait cessé de régner, quand cette création eut lieu : c'était sous l'empire du Manou Vêvaswata, le sacrifice<sup>54</sup> de Varouna avait commencé. La première création fut celle de Brahmâ, quand il jugea qu'il était temps de procéder à

---

<sup>48</sup> On a supposé que sous le nom de *Nâgas*, serpents à face humaine, on désignait un peuple sauvage, vivant dans les bois ou peut-être dans les mines : d'autres ont cru que c'était le nom d'une nation qui adorait les serpents. Dans le catalogue des provinces du Bhârata-khanda, on en trouve une nommée *Nâga-khanda*, laquelle est arrosée par le Sindhou ou Indus.

<sup>49</sup> J'ai ici un peu forcé le sens : tous les manuscrits portent क्रोधवसं : J'ai traduit comme s'il y avait क्रौधवसं.

<sup>50</sup> On croyait que les montagnes, dans l'origine, avaient des ailes et s'élevaient dans les airs. Indra avec sa foudre les leur a coupées. Le texte, au lieu de *les montagnes*, dit *les oiseaux nés de la terre et de l'eau*.

<sup>51</sup> Le nom de *Dharâ* n'est pas compris plus haut parmi ceux des femmes de Casyapa. C'est un des noms de la Terre.

<sup>52</sup> Les Apsarâs sont des bayadères célestes, et les Gandharvas, les musiciens de la cour des dieux.

<sup>53</sup> Ce Manou Swârotchicha est le second : Vêvaswata est le septième.

<sup>54</sup> Quand un dieu remplit ses fonctions, on dit qu'il sacrifie : car l'action par laquelle on s'acquitte de son devoir est un sacrifice. Varouna est le régent de l'ouest : le poète veut-il par ces mots, *sacrifice de Varouna*, désigner une position des corps célestes pour déterminer une époque ? Je ne saurais l'affirmer. Je crois plutôt que Varouna était aussi un des Âdityas, on fait ici allusion au mois de l'année auquel il préside. Voyez lecture X.

son sacrifice, et que, souverain aïeul du monde, il forma lui-même dans sa pensée et enfanta les sept Brahmarchis.

O fils de Bharata, par suite de l'inimitié qui s'était établie entre les Dévas et les Dânavas<sup>55</sup>, Diti voyait périr tous ses enfants. Elle se plaignit à Casyapa, qui, touché de sa douleur, tâcha de la consoler, et lui donna le choix d'une faveur (vara). Le saint patriarche, fils de Marîchi, lui accorda le don qu'elle demandait, et ajouta aussitôt : « Oui, tel sera ton fils, puisque tu veux être mère : il sera le vainqueur d'Indra, si tu peux, durant cent automnes qu'il restera dans ton sein, te conserver toi-même pure de toute souillure, et suivre fidèlement les règles de la dévotion » « J'y consens », dit la déesse au vertueux pénitent. Épouse heureuse et sainte, dans les embrassements de Casyapa, elle conçut un fils. Après avoir déposé dans son sein un germe fécond, d'où devait sortir un ordre de dieux forts et puissants et que les autres immortels ne sauraient détruire, le Mouni se rendit à la montagne pour y suivre les exercices de la pénitence. Cependant le vainqueur de Pâca<sup>56</sup> vint visiter Diti ; il voyait que le terme des cent automnes allait expirer. Par malheur Diti, avant de se mettre au lit, oublia l'ablution des pieds. Indra profita de son sommeil pour se glisser dans son sein, armé de sa foudre, et y coupa son fruit en sept parties. Le foetus, taillé par la foudre, gémissait. « Ne gémis pas ("mâ rodîh") », lui disait de temps en temps Sacra<sup>57</sup>. Cependant le terrible Indra, assurant sa vengeance, coupa encore en sept parties chacun des sept premiers fragments. O fils de Bharata, ce sont là les dieux qu'on a appelés Marouts<sup>58</sup> ; ils étaient au nombre de quarante-neuf, et Maghavan<sup>59</sup>, ce même dieu qui porte la foudre, leur accorda d'être ses compagnons. Ils grandirent, et devinrent un ordre de divinités puissantes et redoutables.

C'est ainsi que les divers patriarches contribuèrent à la propagation des êtres, dont les chefs reçurent ensuite, en commençant par Prithou, une espèce d'investiture royale. Mais le souverain auteur de ces créations, c'est Hari, qui plus tard fut Crichna ; c'est Pouroucha, l'homme par excellence (vîra), toujours vainqueur, et le premier des patriarches : il est dans la nature le nuage et le soleil : il est invisible, et tout ce monde est une partie de lui-même.

O fils de Bharata, quiconque aura connu cette création des êtres, quiconque aura lu et entendu le récit de la naissance des vents, ne manquera de rien ici-bas, et n'aura aucune crainte pour l'autre monde.

---

<sup>55</sup> On remarquera que le mot *Dânavas* est ici général et comprend l'idée de Dêtya : dans d'autres circonstances, ce sera réciproque.

<sup>56</sup> Surnom du dieu Indra, vainqueur d'un géant de ce nom.

<sup>57</sup> Autre nom du dieu Indra.

<sup>58</sup> *Marout* (au pluriel *Maroutas*) est le dieu du vent, appelé aussi *Vâyou*, *Anila*, *Pavana*. Il naquit avec quarante-neuf formes, parce que l'aire des vents indienne a quarante-neuf divisions. Voilà encore un de ces contes allégoriques dont les poètes indiens ne sont pas avares. Ces poètes aiment aussi à donner des étymologies, quelquefois assez mauvaises : en voici un exemple : ils font venir *marout* de *mâ rodîh*, (मरुत्

(मा रोदीः), oubliant que d'une syllabe où se trouve un *â* long, on ne peut en dériver une où se trouve un *a* bref.

<sup>59</sup> Autre nom du dieu Indra.

## QUATRIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE PRITHOU : PROMOTION ROYALE.

Vêsampâyana dit :

Le maître de la création éleva à la royauté terrestre Prithou<sup>1</sup>, fils de Vêna. Il donna ensuite des chefs aux différents ordres des êtres créés. Soma fut consacré roi des Brahmanes, des plantes, des constellations, des astres, des sacrifices et des austérités. Varouna fut souverain des eaux ; Vêsravana<sup>2</sup>, des rois ; Vichnou, des Âdityas ; Pâvaca, des Vasous ; Dakcha, des Pradjâpatis ; Vâsava, des Marouts<sup>3</sup> ; Prahrâda, le fort et le puissant, des Dêtyas et des Dânavas ; Nârâyana, des Sâdhya ; Vrichabhadhwadja<sup>4</sup>, des Roudras ; Vipratchitti, des Dânavas<sup>5</sup> ; Yama, fils de Vivaswân, des Pitris<sup>6</sup> ; Siva, armé du trident (soûla), des Mâtris<sup>7</sup>, des observances religieuses (vrata)<sup>8</sup>, des prières (mantra), des vaches, des Yakchas, des Râkchasas, des êtres terrestres<sup>9</sup>, des mauvais génies de toute espèce et des Pisâtchas<sup>10</sup> ; Himavân<sup>11</sup>, des montagnes ; Sâgara<sup>12</sup>, des fleuves ; Vâyou, fort et vigoureux, des odeurs, des vents, des êtres sans corps, doués du son, et vivant dans l'éther. Le chef des Gandharvas fut Tchitraratha ; Sécha, celui des dragons ; Vâsouki, des serpents ; Takchaca, de tous les reptiles ; Êrâvata, des éléphants ; Outchtchêsravas, des chevaux ; Garouda, des oiseaux ; le tigre (sârdoûla), des quadrupèdes des bois (mriga) ; le taureau, des vaches<sup>13</sup> ; le plakcha<sup>14</sup>, des arbres ; Pardjanya, des mers et des fleuves, des nuages, de la pluie et des Âdityas<sup>15</sup> ;

- 
- <sup>1</sup> Voyez la deuxième lecture où il a déjà été question de Prithou.
  - <sup>2</sup> Vêsravana, c'est à dire le fils de Visravas, est Couvera, le dieu des richesses. Est-ce à cause de l'opulence qui accompagne ordinairement les rois que le poète les met ici sous l'inspection de Couvera ? Au reste, il y a dans cette lecture des inexactitudes et des répétitions que nous révélerons.
  - <sup>3</sup> Vâsava signifie *fils de Vasou* : c'est ordinairement un des noms d'Indra, considéré ici comme le maître des vents (marouts), auxquels on donne cependant, un peu plus bas, le dieu Vâyou pour souverain.
  - <sup>4</sup> *Vrichabhadhwadja* est une épithète de Siva, lequel a pour monture un taureau, et pour symbole le même animal peint sur son drapeau : le nom de Siva revient encore plus bas.
  - <sup>5</sup> Tour à l'heure on a dit que Prahrâda était le chef des Dêtyas et des Dânavas.
  - <sup>6</sup> Les Pitris sont les mânes, les âmes des ancêtres déifiés, qui, dit-on, habitent la lune. Yama, leur prince, est en général le dieu des morts.
  - <sup>7</sup> Une Mâtri est considérée comme l'énergie personnifiée d'un dieu, ou comme sa femme. On en compte huit : quelques auteurs n'en reconnaissent que sept, d'autres en admettent jusqu'à seize. On les honore comme les Pitris, en leur présentant les restes des offrandes, la face tournée vers le sud. Le Dévî-mahâtmya les représente avec un costume ; des chars et des armes.
  - <sup>8</sup> Actes de mortification, comme le jeûne, la continence, la patience à souffrir le chaud et le froid : en général, c'est la pratique des devoirs d'un état considéré comme religieux.
  - <sup>9</sup> Ce mot pourrait signifier aussi *prince* पार्थिव.
  - <sup>10</sup> Ce sont les *Bhoûtas* dont nous avons parlé dans la lecture précédente, note 4.
  - <sup>11</sup> Le mont Imaüs ou Emodus.
  - <sup>12</sup> C'est le nom qu'on donne à la mer, en mémoire du roi Sagara.
  - <sup>13</sup> Tout à l'heure, c'était Siva : c'est que Siva peut être confondu avec le taureau, son symbole.
  - <sup>14</sup> C'est un des noms qu'on donne au *ficus religiosus*.
  - <sup>15</sup> Les Âdityas, plus haut, ont pour prince Vichnou.

Câmadéva<sup>16</sup>, des divers choeurs d'Apsarâs, et Samvatsara<sup>17</sup>, des saisons, des journées, des demi-mois, des jours lunaires, des époques mensuelles appelées parwan<sup>18</sup>, des minutes, des secondes, des deux portions de la route céleste<sup>19</sup>, et de l'yoga<sup>20</sup> astronomique. Le grand maître du monde, l'aïeul de la nature, après cette consécration royale et la distribution de ces divers empires, établit encore, ô fils de Bharata, des gardiens particuliers pour chaque région céleste (dis)<sup>21</sup> : il donna la garde de l'orient à Soudhanwan, fils du patriarche Vêrâdja ; celle du midi au généreux Sankhapada, fils du patriarche Cardama ; celle de l'occident au grand Kétoumân, vénérable fils de Radjas ; enfin celle du nord au fils du Pradjâpati Pardjanya, à l'invincible Hiranyaroman. C'est à eux qu'est confiée la charge de veiller sur cette terre, couverte de villes, et divisée en sept continents (dwîpa) : chacun d'eux est au poste que je viens d'indiquer.

Ces princes furent réunis pour le sacrifice royal (râdjasoûya), où Prithou fut sacré roi des rois, selon le mode indiqué par les Vêdes. Quand le brillant Manwantara de Tchâkchoucha fut terminé, alors commença à régner sur la terre le Manou, fils de Vivaswân : c'est son histoire, ô prince, que je te raconterai, si tu as le désir de l'entendre. Mais j'ai cru devoir te parler de cette solennelle inauguration des rois, que célèbrent les Pourânas, inauguration sainte et glorieuse, dont le récit procure le bonheur, une longue vie et la possession du ciel.

Djanamédjaya dit :

Vêsampâyana, donne-moi quelques détails auparavant sur la naissance de Prithou : dis-moi comment la terre devint une vache nourricière pour ce prince magnanime, pour les Pitris, les Dévas et les Richis, pour les Dêtyas, les serpents, les Yakchas, les arbres, les montagnes, les Pisâtchas, les Gandharvas, les Brahmanes, et même les Râkchasas qui peuvent avoir de la piété. Explique-moi la différence du vase qu'ils emploient, du veau<sup>22</sup> qu'ils sèvrent, du lait qu'ils sont appelés à boire. Mais avant tout, ô mon vertueux ami, raconte-moi comment autrefois les Maharchis irrités battirent les humeurs du bras de Véna.

---

<sup>16</sup> Câmadéva est le dieu de l'amour.

<sup>17</sup> Samvatsara est l'année, ainsi personnifiée.

<sup>18</sup> *Parwan* est le nom que l'on donne à certaines époques du mois, comme par exemple à la pleine lune, au changement de lune ; c'est encore par ce nom que l'on désigne le 6e, le 8e et le 10e jour de chaque mois, dans lesquels on célèbre des fêtes appelées aussi parwan.

<sup>19</sup> On nomme *ayana* les deux parties de l'écliptique, l'une au nord, l'autre au midi de l'équateur

<sup>20</sup> Un yoga est la vingt-septième partie des trois cent soixante degrés d'un grand cercle mesuré sur l'écliptique, et servant à calculer les longitudes du soleil et de la lune. Chaque yoga a un nom particulier. Les astronomes distinguent encore de ces yogas vingt-huit autres yogas différemment nommés, et qui correspondent aux vingt-huit Nakchatras, mais en variant selon le jour de la semaine. (Dictionnaire de Wilson.)

<sup>21</sup> On appelle *dis* chacun des points cardinaux, lesquels sont au nombre de dix, y compris le zénith et le nadir. Ici le poète n'en désigne que quatre. Les régents des huit points sont ailleurs différemment nommés : Couvéra est au nord, Indra à l'est, Yama au midi, et Varouna à l'ouest. Pour les points intermédiaires, ce sont Agni, Vâyou, Nêrrita et Îsâna. Dans la représentation du pied de Bouddha, que je regarde comme un zodiaque (Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain, t. III, p. 57), je vois aux quatre coins quatre personnages qui pourraient bien être les quatre régents ici mentionnés.

<sup>22</sup> Le veau est l'être qui par sa naissance a droit au premier lait de la vache. Voyez plus bas la sixième lecture, où sera expliquée cette allégorie de la vache, dont le lait sert aux différentes créatures, suivant leur rang et leurs mérites.

Vêsampâyana reprit :

Eh bien, je vais te dire la naissance de Prithou, fils de Véna. O Djanamédjaya ! purifié par la pénitence, écoute ce récit avec attention et piété. Il ne saurait être confié à l'homme d'une âme impure et basse, d'un esprit orgueilleux et impénitent, qui, négligeant de se préparer, détruit lui-même le fruit de son oeuvre. Je te raconterai en toute vérité un secret que les Richis ont jadis révélé : c'est une histoire dont parlent les Vèdes, et qui donne le ciel, la gloire, de longs jours et du bonheur. Quiconque se fait raconter cette naissance de Prithou, fils de Véna, après avoir rendu aux Brahmanes l'hommage qui leur est dû, n'aura jamais à se repentir de ses oeuvres, ni même de ses omissions.

## CINQUIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE PRITHOU : SA NAISSANCE.

Vêsampâyana dit :

Dans la famille d'Atri, naquit le patriarche Anga, fidèle observateur des lois et semblable à son aïeul. Il eut pour fils Véna, qui ne marcha point sur ses traces : la mère de Véna était Sounîthâ, fille de Mrityou<sup>1</sup>, autrement appelé Câla. Ainsi par sa mère petit-fils d'un être nuisible et redoutable, ce prince abandonna les règles du devoir, et n'eut de goût que pour le mal. Il suivit une route qui l'éloignait de la vertu, et transgressant les lois des Vèdes, il ne se plut que dans l'impiété. Du temps de ce patriarche, les mortels ne faisaient point la sainte prière, ou l'exclamation pieuse qui accompagne les libations (vachat)<sup>2</sup> ; les dieux n'étaient point invités dans les sacrifices à boire le soma<sup>3</sup>. Sous peine de mort, le tyran avait défendu toute espèce de culte et d'offrande. C'est ainsi, ô fils de Courou, que ce prince, sans honte, sans retenue, usurpait les honneurs divins : les Maharchis, ayant à leur tête Casyapa, vinrent lui faire des remontrances. « C'est à nous, dirent ils, qu'il a été donné de présider encore au culte pendant de nombreuses années : c'est par nous seuls que le sacrifice peut être efficace. O Véna, n'oublie point les règles de la justice : ta conduite n'est pas celle des sages. Oui sans doute, tu appartiens à la famille d'Atri ; mais tu dois te dire à toi-même : mon devoir est de régner sur mes sujets. » Ainsi parlèrent les Maharchis. Véna, ignorant et insensé, leur répondit en riant : « Quel autre que moi a créé la loi ? quel autre a le droit de se faire écouter ? Quel autre est pareil à moi sur la terre pour l'instruction, la force, la pénitence, la vertu ? Aveugles, insensés que vous êtes, vous ne voyez donc pas que je suis au-dessus de tous les êtres, au-dessus de toutes les lois ? Si je voulais brûler la terre, ou l'inonder, ou bien bouleverser la nature, qui pourrait y trouver à redire ? »

Voyant qu'ils ne pouvaient éclairer l'esprit de Véna ni guérir son orgueil, les Maharchis se mirent en colère. Ce fut alors que malgré sa force l'impie commença à trembler. Dans leur sainte indignation, ils le saisissent, et battent les humeurs<sup>4</sup> de sa

---

<sup>1</sup> Mrityou ou Câla est la Mort personnifiée ; il était fils d'Adharma (l'Impiété).

<sup>2</sup> C'est le mot que l'on prononce en jetant dans le feu du sacrifice le beurre fondu. Dans les sacrifices offerts aux mânes, c'est le mot *swadhâ* qui est employé.

<sup>3</sup> Du jus de l'*asclepias acida* on forme un breuvage que l'on offre dans les sacrifices, et dont boit ensuite le sacrificateur. Ce breuvage porte le nom de *soma*.

<sup>4</sup> Le lecteur a déjà vu que ce conte est une allégorie, non pas astronomique, mais historique. Qu'est-ce que le pied gauche, ou la main droite de Véna ? Ne serait-ce pas une partie de son royaume ? Le côté

jambe gauche. De la jambe du roi ainsi remuée naquit un homme petit, trapu et noir. Tout effrayé, il se tenait debout, dans la posture du respect<sup>5</sup>. Atri, qui le voyait trembler, lui dit : « Assieds-toi ("nichâda"). » C'est lui qui fut le père de la race des Nichâdas<sup>6</sup>. Mais comme il était né sous l'influence de l'impiété de Véna, ses enfants furent pécheurs. O Djanamédjaya, sache que d'autres peuples habitant le Vindhya<sup>7</sup>, tels que les Touchâras<sup>8</sup> et les Toumbouras, barbares sans loi et sans religion, sont ainsi descendus de l'impie Véna.

Cependant les Maharchis, toujours irrités, prirent son bras droit et l'agitèrent, comme on agite l'arani<sup>9</sup>. Pareil à une flamme brillante, Prithou en sortit : son corps resplendissait comme un feu éblouissant. Il avait à sa main l'arc divin et retentissant qu'on appelle Adjagava<sup>10</sup>, sur ses épaules des flèches sacrées, et autour de son corps une armure étincelante. Il venait de naître, et déjà tous les mortels, ivres de joie, accouraient en foule auprès de lui. Son père fut transporté dans le séjour des dieux, ô noble rejeton de Courou : il dut à la piété de son généreux fils d'être sauvé de l'enfer destiné aux hommes morts sans enfants<sup>11</sup>. Le moment du baptême royal de Prithou était venu : de tous côtés arrivèrent auprès de lui les dieux des mers, des fleuves et des eaux, chargés de pierres précieuses pour les lui présenter. Brahmâ lui-même avec les

---

droit, en sanscrit, est le midi. Véna, prince orgueilleux et impie, veut régner sans les Brahmanes, qui se vengent de lui en soulevant les diverses contrées de son empire, et finissent par lui donner un successeur. Le mot sanscrit qui signifie *battre* exprime l'opération par laquelle on fait le beurre. Rien de plus commun chez les Indiens que ces images où figurent et le lait et le beurre. La Terre est une vache dont tous les êtres boivent le lait. Sous la forme de Lakchmî, elle est sortie, comme une espèce de beurre, de la mer barattée par les dieux. Ici les Maharchis se livrent à une opération pareille : c'est un baratterment.

<sup>5</sup> Cette posture est appelée *andjali*. Elle consiste à se placer devant une personne, la tête un peu inclinée, et les main rapprochées l'une de l'autre avec les paumes en dessus qui forment une espèce de creux. Cette posture me semble indiquée dans le VIII<sup>e</sup> livre de l'Enéide :

*Surgit, et ætherei spectans orientia solis*

*Lamina, ritè cavis undam de flamine palmis*

*Sustulit.*

<sup>6</sup> Encore une de ces étymologies forcées pour rendre compte des mots : c'est une manie chez les poètes indiens. Un Nichâda est un homme qui n'a point de caste ; c'est, par exemple, le fils d'un Brahmane et d'une Soûdrâ.

<sup>7</sup> Le Vindhya ou Bindh est la chaîne de montagnes qui sépare l'Indoustan du Décan.

<sup>8</sup> *Touchdra* veut dire *froid, glace*. On désigne sans doute par ce mot les peuples sauvages qui habitent le sommet des montagnes glacées.

<sup>9</sup> *L'arani* est l'instrument avec lequel les Brahmanes allument le feu du sacrifice. On fait avec le bois de *samî* une pièce cubique de cinq pouces de diamètre, ayant une petite ouverture dans la partie supérieure, où l'on introduit un morceau d'*aswattha* que tirent deux personnes, chacune de son côté : la friction produit du feu.

<sup>10</sup> C'est le nom de l'arc de Siva.

<sup>11</sup> Le Padma-pourâna donne des détails sur la vie de Véna. On y lit qu'il avait embrassé la foi de Djina. Les Richis avaient réussi à le convertir, et il avait fait pénitence. Après avoir abdicqué en faveur de son fils Prithou, il s'était retiré au paradis de Vichnou. Les hommes sans enfants allaient dans un enfer appelé पुन्नरक Voyez Wilson, au mot पुन्न.

dieux, les enfants<sup>12</sup> d'Angiras, tous les êtres animés et inanimés s'assemblèrent pour assister au sacre d'un prince vertueux, environné de gloire et de puissance, et élevé au rang suprême pour le bonheur de la terre. Les cérémonies solennelles furent accomplies, suivant le rite sacré, par de savants Brahmanes, et Prithou, fils de Véna, fut reconnu roi des rois.

Alors les mortels opprimés par son père éprouvèrent sa bienveillance ; et les vertus d'un prince chéri semblaient accroître une population heureuse de naître sous lui. Quand il devait aller sur la mer, les flots s'arrêtaient calmes et tranquilles ; les montagnes s'ouvraient pour lui faire un passage. Son drapeau était partout respecté. La terre, d'elle-même et sans travail, produisait à volonté des fruits toujours mûrs ; les vaches donnaient sans cesse leur lait à qui voulait les traire, et le miel se formait dans la coupe du lotus. Ce fut dans ce temps, qu'au moment d'un sacrifice brillant en l'honneur de Brahmâ, au jour appelé sôtya, naquit de Soûtî le sage Soûta<sup>13</sup>. Ce fut encore au moment de ce grand sacrifice que vint au monde le docte Mâgadha. Les Richis les chargèrent de célébrer les louanges de Prithou. « Que ce prince, leur dirent ces saints personnages, que ce prince soit l'objet de vos chants. C'est là une tâche qui vous convient ; Prithou est digne de vos éloges. » Soûta et Mâgadha répondirent alors aux Richis : « Nous pouvons bien louer pour leurs oeuvres les dieux et les Richis eux-mêmes. Mais nous n'avons pas encore vu les actions de ce prince, ni les preuves de sa gloire. Comment nous serait-il possible de célébrer ses louanges ? » « Eh bien, dirent les Richis, chantez le noble Prithou, pour les actions qui doivent le distinguer un jour. Dites ce qu'un roi doit être : ami de la vérité, toujours égal, équitable, plein d'honneur, affable, patient, fort, puissant contre les méchants, instruit dans les lois, reconnaissant, clément, aimable en ses discours, respectable, religieux, savant dans la science sacrée, doux, calme, agréable et habile à terminer les procès. »

C'est depuis cette époque, ô Djanamédjaya, que les poètes et les chantres savants, nommés Soûtas et Mâgadhas, ont, dans les réunions solennelles, relevé par leurs éloges la gloire et le bonheur des grands.

Ils avaient chanté Prithou, et ce prince, pour récompense, donna à Soûta le pays d'Aroûpa, et à Mâgadha celui à qui ce même nom de Mâgadha est attribué<sup>14</sup>.

Les Maharchis dirent aux mortels heureux de le voir : « Ce prince vous donnera des moyens de subsister. » Alors ceux-ci vinrent trouver le fils de Véna : « Les Maharchis, s'écrièrent-ils, nous l'ont promis ; c'est par toi que nous obtiendrons notre subsistance. » Prithou, ainsi pressé par les mortels qui l'entourent, tâche de condescendre à leurs désirs. Il prend son arc et ses flèches, et violente la Terre. Celle-ci effrayée fuit devant

---

<sup>12</sup> Nous avons vu, lect. III, que les Ritchas étaient filles d'Angiras. Celui-ci eut d'autres enfants ; car Vrihaspati, le précepteur des dieux, est son fils. Je fais cette remarque, parce que le nom patronymique, employé ici dans le texte, est masculin, quoique Ritchas soit du féminin.

<sup>13</sup> On donne le nom de Soûta et de Mâgadha à ces poètes qui célébraient les louanges des princes, à ces panégyristes, souvent improvisateurs, que les rois avaient à leur solde. Ces bardes ou ménestrels exerçaient même une espèce de fonction, chantaient les vertus de leur patron, sa généalogie et les exploits de ses ancêtres ; ils l'accompagnaient à l'armée, et par leurs accents ils animaient le courage des soldats. Il ne faut pas confondre ces Soûtas et ces Mâgadhas avec ceux dont parlent les Lois de Manou, lect. X, et qui appartiennent par leur naissance aux classes mêlées, chargés, les premiers de conduire les chars des combattants et de soigner les chevaux, les autres de voyager pour le commerce

<sup>14</sup> Le Mâgadha est devenu aussi célèbre par ses princes que par ses poètes. Ces derniers ont porté le nom général de Mâgadha.

le fils de Véna, et se change en vache<sup>15</sup>. Prithou, l'arc à la main, poursuit la fugitive qui, poussée par sa crainte, parcourt tous ces mondes, où règnent Brahmâ et les autres dieux<sup>16</sup>. Mais toujours elle aperçoit le fils de Véna, tenant son arc tendu, et la menaçant de ses flèches aiguës et brillantes : elle aperçoit Prithou, puissant par sa piété, magnanime et redoutable pour les dieux eux-mêmes. Ne trouvant aucun protecteur, elle s'approche enfin de lui. Elle, que les trois mondes doivent révéler, elle est devant lui dans une attitude respectueuse. Elle lui dit : « Non, tu ne voudras point te déshonorer par la mort d'une femme... Et cependant, sans moi, comment pourrais-tu faire vivre les mortels ? C'est moi qui soutiens tous les hommes, de moi dépend la vie du monde. O roi, avec moi mourraient tous les êtres. Si tu veux le bien de tes sujets, tu ne dois pas vouloir ma mort. O toi, qui es mon protecteur, daigne écouter ma voix. On prépare par la réflexion le succès d'un projet. Réfléchis donc aux moyens d'assurer la subsistance des mortels. Ce n'est pas en me détruisant, ô roi, que tu peux remplir ce dessein. On a dit qu'il faut respecter la vie des femmes : ce n'est point à l'égard d'un être d'une condition inférieure<sup>17</sup>, ô prince, que tu peux oublier les règles du devoir. » Le sage monarque, en entendant ces discours, sentit fléchir son courroux : et lui, que l'amour du devoir animait, il répondit à la Terre.

## SIXIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE PRITHOU : LA TERRE NOURRICE DE TOUS LES ÊTRES.

Prithou dit :

Celui qui pour l'intérêt d'une seule personne, de lui-même ou d'un autre, donne la mort à plusieurs êtres animés, ou même à un seul, commet un péché. Mais quand cette mort a pour motif l'intérêt du grand nombre, alors, ô ma chère, il n'y a point de faute, il n'y en a pas même l'apparence. Mais surtout, si la mort d'un méchant doit faire le bonheur de la multitude, c'est dans cette circonstance que l'homicide est une action pieuse. « Oui, je te frapperai, ô Terre, pour le bien des mortels, si tu refuses d'écouter mes avis. Je veux le bonheur des hommes : c'est en vain que tu détournes la tête, et que tu t'obstines à désobéir à mes ordres. J'emploierai le fer contre toi ; ce sera pour moi une gloire, et je saurai suffire à la nourriture des mortels. Soumets-toi plutôt à ce que je demande, ô toi qui connais les règles du devoir. Fournis à la subsistance de tous les

---

<sup>15</sup> Le lecteur pourra comparer cette fable avec celle de la vache Io. Dans les Lois de Manou, lect. IX, sl. 44, il est dit que l'histoire de Prithivî, la terre, est une allégorie.

<sup>16</sup> Ces mots désignent sans doute les diverses régions du globe, d'après leur position géographique ; car le monde de Brahmâ est situé vers le pôle. La Terre changée en vache me semble indiquer la vie pastorale des anciens. Prithou voulut y ajouter l'agriculture, et il éprouva d'abord de la résistance. Je suppose qu'il fut, dans le commencement, obligé d'employer pour cela la violence. C'est là tourmenter, d'après le langage poétique, la terre qu'il doit protéger, et qui bientôt, sous sa tutelle pacifique, deviendra féconde par le bienfait de l'agriculture.

<sup>17</sup> On voit dans le Bhagavad-gîtâ, lect. IX et ailleurs, comment les hommes sont récompensés, après cette vie, suivant leurs oeuvres, en montant ou en descendant dans l'échelle des êtres. Ceux d'une caste inférieure peuvent espérer, après avoir rempli les devoirs de leur condition, de passer dans une caste plus relevée. L'état de la femme est regardé comme une dégradation, ce qu'indique le mot *तिर्यग्योनिः* employé dans ce passage, et qui traduit littéralement, signifie *un être qui est entré dans une matrice rétrograde*.

êtres : car tu le peux. Deviens ma fille<sup>1</sup> ; alors je retiendrai cette flèche redoutable, prête à te percer. »

La Terre répondit :

« O prince, je remplirai toutes tes volontés, je le promets. C'est par la réflexion qu'on prépare le succès d'un projet. Réfléchis donc au moyen d'assurer la subsistance des mortels. Vois-tu ce veau<sup>2</sup> que je nourris ? il faut m'en séparer, et niveler partout le sol terrestre, en sorte que mon lait, ô sage monarque, s'épanche également de tous côtés. »

Vêsampâyana continue :

Alors le fils de Véna, de la pointe de son arc, aplanit mille et mille montagnes, qui semblent s'étendre à sa voix. La Terre se découvre de toutes parts. Pendant les Manwantaras précédents, elle était inégale et, de sa nature, hérissée d'immenses aspérités. Tel fut son état sous le règne du Manou Tchâkchoucha. Lors de ces premières créations<sup>3</sup>, la Terre raboteuse et rude n'était point partagée en villes ou en bourgs. Point de moisson, point de soin des troupeaux, point de labourage, point de commerce ; mais aussi point de fourberie, de cupidité, d'envie. C'est aux approches du Manwantara de Vévaswata que le fils de Véna opéra ce grand changement. Partout où la terre s'aplanissait, les hommes venaient y établir leurs demeures. Quand ils ne se nourrissaient que de fruits et de racines, leur vie, dit-on, était extrêmement malheureuse. Mais dès l'instant que Prithou eut sevré le veau de la Terre, qui est le Manou Swâyambhouva, ô prince,

de sa propre main il se mit à la traire. Alors parurent des moissons de toute espèce, grâce à la prévoyance du fils de Véna ; c'est à lui que les mortels d'aujourd'hui doivent aussi leur nourriture.

Les Richis vinrent ensuite pour boire le lait de la Terre. Leur veau fut Soma : le brillant Vrihaspati, fils d'Angiras, fut chargé de traire la vache. Le vase de ces Richis<sup>4</sup>, c'étaient les chants sacrés (tchhandas) ; leur lait, c'était la pénitence, et la science éternelle de Brahma.

Les divers ordres de Dévas se présentèrent avec Indra à leur tête : c'est lui qui fut leur veau ; leur vase est d'or<sup>5</sup>, et Savitri presse pour eux la mamelle de la vache, d'où sort un lait qui leur donne la force.

La Terre est aussi la nourrice des Pitris, dont le vase est d'argent<sup>6</sup>, et dont le lait est la swadhâ. Le brûlant Yama, fils de Vivaswân, est leur veau ; et Câla, qui donne la mort, Câla, qui sait le compte des humains, a la fonction de traire la vache pour eux.

---

<sup>1</sup> Ici la Terre est considérée comme la fille de Prithou : ailleurs elle est sa femme. Prithou lui-même est regardé comme une incarnation de Vichnou, dont la femme Lakshmî s'incarne aussi pour suivre son mari sur la terre. Le lecteur doit s'habituer à cette idée : devenir fils ou fille d'un personnage, c'est prendre un nom qui est dérivé du sien. Ainsi la terre est appelée *Prithivî* du nom de Prithou

<sup>2</sup> Voyez l'Oupnêk'hat, t. I, p. 272. On y parle de cette allégorie appliquée au Vède. On y dit : *Ipsum hoc cor vitulum lac cormedentem ejus irnaginari oportet*. Il me semble qu'il faut entendre ici par le mot veau celui qui a droit au premier lait de la vache, celui qui est le chef dans chaque ordre, et qui a été nourri comme par privilège. Car le veau est l'enfant chéri, l'enfant de prédilection. Le Manou Swâyambhouva est le chef du premier Manwantara, que la terre a nourri jusqu'à présent, et qu'elle quitte pour donner son lait à tons les hommes.

<sup>3</sup> Le poète semble indiquer par ce passage que ces créations diverses ne sont que des changements amenés par la civilisation.

<sup>4</sup> Le vase désigne la qualité particulière qui distingue chaque ordre, le titre auquel la Terre lui accorde sa nourriture. Les Richis s'occupent des sacrifices qui sont accompagnés de chants,

<sup>5</sup> On se rappelle qu'Indra, roi des Dévas, est un Âditya ou une forme du soleil, ainsi que Savitri : il n'est pas étonnant que le vase des Dévas soit d'or.

Les serpents, dont le veau est Takchaca, et dont le vase est une gourde, tirent aussi le lait de la Terre, et ce lait pour eux est du poison. O fils de Bharata, c'est Êrâvata, ou le fier Dhritarâchtra<sup>7</sup>, qui doit, pour ces êtres redoutables, immenses, vigoureux, traire le lait qui est leur nourriture, leur espoir, leur force, leur ressource.

Les Asouras, dans un vase de fer, reçoivent également le lait de la Terre, qui pour eux est la magie<sup>8</sup>, funeste à leurs ennemis. Virotchana, fils de Prahrâda, est leur veau ; et, pour traire le lait, ils ont le Dêtya Madhou, ou Dwimôûrddhan, leur prêtre. C'est sur la magie que les Asouras fondent leur puissance : c'est là leur science particulière ; c'est par là qu'ils excellent.

O grand roi, dans un vase de terre non cuite<sup>9</sup>, les pieux Yakchas prennent le lait de la Terre ; et ce lait pour eux, c'est le pouvoir d'être invisibles et immortels. Leur veau est Vêsravana ; celui qui tire pour eux le lait est Radjatanâbha<sup>10</sup>, père de Manivara, ou Trisîrcha, fils d'Yakcha, grand par sa force, grand par sa pénitence. C'est ce lait qui les soutient ; c'est cette prérogative qui fait leur mérite.

Les Râkchasas et les Pisâtchas s'approchent ensuite pour traire la Terre. Leur vase est un crâne : ce sont des débris de cadavres qui font leur nourriture. Leur veau est Soumâlin, ô fils de Courou ; le sang est leur lait, que Radjatanâbha est chargé de traire ; et c'est de ce lait que se nourrissent les Râkchasas, les Yakchas, pareils aux immortels, les Pisâtchas, et tous les Bhoûtas.

Les Gandharvas et les Apsarâs font couler le lait de la Terre dans une coupe de lotus ; à l'entour s'exhalent de suaves parfums. Leur veau est Tchitraratha ; et celui qui tire pour eux le lait, c'est Souroutchi, prince puissant, courageux parmi les Gandharvas, et pareil au soleil.

Les montagnes aussi prennent le lait de la Terre. Leur vase est le rocher même dont elles sont formées, et dans ce vase sont les plus belles plantes et les pierres les plus précieuses. Leur veau est l'Himâlâya ; c'est le grand Mêrou<sup>11</sup> qui doit traire le lait.

Enfin la Terre donne son lait aux arbres et aux plantes, dont la coupe est de palâsa<sup>12</sup> et renferme l'heureuse qualité qu'ils ont de repousser après avoir été coupés ou brûlés. Le Sâla<sup>13</sup>, couvert de fleurs, est chargé de traire le lait, et c'est le Plakcha<sup>14</sup> qui est leur veau.

---

<sup>6</sup> Les Pitris habitent la lune : ce qui explique pour quelle raison leur vase est d'argent. Nous avons déjà vu qu'on appelle swadhâ la nourriture offerte aux mânes dans les sacrifices.

<sup>7</sup> Ici, comme dans les deux paragraphes suivants, le texte semble désigner deux personnes pour l'emploi de celui qui trait la vache. Mais peut-être les mots que j'ai pris pour des noms propres ne sont-ils que des épithètes.

<sup>8</sup> Les Asouras sont renommés dans les poèmes sanscrits pour leur habileté dans les arts magiques. De là vient que quelques personnes, qui ne voient que les mots, ont cru retrouver les Assyriens dans les Asouras, se rappelant que les Chaldéens, peuple de l'Assyrie, étaient fameux sous ce rapport.

<sup>9</sup> आमपात्र, *âmapâtra*.

<sup>10</sup> Ce mot va se reproduire dans le paragraphe suivant, ainsi que le mot *Yakchas* : ce qui est un grand défaut d'exactitude, que le traducteur est obligé de reproduire.

<sup>11</sup> Montagne fabuleuse que les Indiens placent dans la grande Tartarie,

<sup>12</sup> C'est le *butea frondosa*.

<sup>13</sup> Le sala est le *shorea robusta* (sâl tree).

<sup>14</sup> C'est le *ficus religiosa*. Voyez lect. précéd.

Ainsi la Terre qui contient et produit tout, la Terre, source de toute pureté, est le siège et la matrice de tous les êtres animés et inanimés. Donnant à chacun, selon ses besoins, un lait nourricier, elle se nourrit elle-même aussi de ce lait, et produit de son sein toute espèce de moisson. Elle fut de tous côtés bornée par la mer, et reçut le nom de Médinî, quand elle fut engraisée de la moelle (médas) de Madhou et de Kêtabha. Ce nom est connu de ceux qui étudient les livres sacrés. Mais quand elle consentit à devenir fille de Prithou, on lui donna le nom de Prithivî. C'est ce prince qui la divisa ; c'est par lui qu'elle fut purifiée, et qu'elle se couvrit de fruits ; c'est de lui qu'elle reçut son bonheur et sa couronne de villes et de cités.

O le meilleur des rois, tel fut le grand Prithou ; sans contredit il mérite les hommages et le respect de tous les êtres divers. Les Brahmanes eux-mêmes, instruits dans les Vèdes et les Vedângas<sup>15</sup>, les Brahmanes, si bien partagés dans la création, doivent honorer Prithou, source éternelle de la science divine. Les princes de la terre, élevés au-dessus des autres mortels et avides de domination, doivent honorer Prithou, roi des rois, auguste fils de Véna. Les guerriers invincibles, qui désirent la victoire dans les combats, doivent aussi honorer Prithou qui fut le premier roi guerrier. Celui qui marche au combat en célébrant le nom du roi Prithou, traverse heureusement les champs de bataille les plus terribles et s'y couvre de gloire. Les Vêsyas riches et opulents, occupés de leurs affaires, doivent également honorer l'illustre Prithou, qui assura jadis la subsistance des hommes. Les Soûdras eux-mêmes, purifiés par la dévotion, les Soûdras, serviteurs des trois autres castes, doivent honorer le noble Prithou, qui établit l'ordre sur la terre.

Je viens de te dire en détail quels sont les veaux de la vache divine, quels sont ceux qui sont chargés de la traire, dans quels vases son lait est reçu. Quel récit veux-tu maintenant que je te fasse ?

## SEPTIÈME LECTURE.

### DESCRIPTION DES RÈGNES DES MANOUS.

Djanamédjaya dit :

Saint pénitent, donne-moi des détails sur tous les Manwantaras<sup>1</sup>, et sur l'époque de leur première création. Combien y a-t-il de Manous ? Combien de temps dure un Manwantara ? Voilà des choses, ô pieux Brahmane, que je désire apprendre de toi.

---

<sup>15</sup> Les Vedângas signifient *membres des Vèdes* ; on appelle ainsi certains livres destinés à l'explication des Vèdes, et nécessaires pour en compléter la connaissance. On comptait six Vedângas : le Sikchâ, éléments du langage ; le Calpa, livre des rites ; le Vyâcarana, grammaire ; le Tchhandas, prosodie ; le Djyotis, astronomie ; le Niroucti, explication des mots et des phrases difficiles qui peuvent se rencontrer dans l'interprétation des Vèdes.

<sup>1</sup> Un Manwantara est la quatorzième partie d'un Calpa, grande division astronomique, sur laquelle le savant Bentley a fait un mémoire intéressant que l'on peut voir dans les *Recherches asiatiques*, t. VIII. Voyez aussi le *Quarterly oriental Magazine*, n. X, Avril - Juin 1826. Bentley distingue le Manwantara poétique ou Pûranique, et le Manwantara astronomique. Il paraît que le premier est une division du temps d'après la révolution de Saturne ou de Jupiter : l'autre est une invention de l'astronome Maya, qui le fait commencer au temps où toutes les planètes étaient en conjonction dans le Bélier. On les a confondus ; ce qui a donné de la chronologie indienne, assise sur de pareilles bases, une assez mauvaise opinion. En tout cas, ce chapitre est de la plus grande importance : car, si l'on parvient jamais à restituer la sphère indienne, tous les noms cités ici trouveront leur place. L'inexactitude des manuscrits m'a donné un peu de peine ; j'avais à cœur de mettre de l'ordre dans cette matière. Il y avait trois points qu'il était nécessaire de déterminer : le nom des Richis, appelés Saptarchis ; la distinction des dieux régents de chaque Manwantara ; et enfin la mention des enfants

Vêsampâyana répondit :

O fils de Courou, pour te donner sur les Manwantaras les détails que tu demandes, il faudrait un récit qui durerait cent ans : encore ne suffirait-il point. Je vais seulement t'en instruire d'une manière sommaire.

Il y a quatorze Manous, passés, présents et futurs : on les nomme Swâyambhouva, Swârotchicha, Outtama, Tâmasa, Rêvata, Tchâkchoucha, Vêvaswata, le présent Manou, Sâvarna, Bhôtya, Rôtchya<sup>2</sup>, et les quatre Mérôsâvarnas. Tels sont les Manous eux-mêmes : voici maintenant les noms de leurs enfants, des Richis et des dieux qui les accompagnent.

Marîtchi, le divin Atri, Angiras, Poulaha, Cratou, Poulastya, Vasichtha, ces sept fils de Brahmâ, qui, fixés dans la région du nord, sont appelés Saptarchis, et les Yâmas, voilà les Richis et les dieux du Manwantara de Swâyambhouva. Ce dernier eut dix fils, forts et puissants : Agnîdhra, Agnibâhou, Médhâ, Médhâtithi, Vasou, Djyotichmân, Dyoutimân, Havya, Savana et Satra. Ce fut là le premier Manwantara.

Ôrwa, le fils de Vasichtha, Stamba, Casyapa, Prâna, Vrihaspati, le pénitent Atri et Tchyavana, ce sont là les saints Maharchis, qui, selon Vâyou<sup>3</sup>, existèrent sous le règne de Swârotchicha : les dieux de ce Manwantara furent les Touchitas. Havirdha, Soucriti, Djyotis, Âpa, Moûrtti, Ayas, Prathita, Nabhasya, Nabha, Oûrdja, tels furent les nobles enfants de Swârotchicha, renommés pour leur valeur et leur puissance. Ainsi se compose le second Manwantara.

Dans le troisième Manwantara parurent, comme Saptarchis, les fils de Vasichtha, de son nom appelés Vâsichthas<sup>4</sup>, les fils d'Hiranyagarbha, et les illustres enfants d'Oûrdja<sup>5</sup>. Le Manou Outtama eut dix enfants, remplis de grâces et d'agrément : Icha, Oûrdja, Taroûrdja, Madhou, Mâdhava, Soutchi, Soucra, Saha, Nabhasya et Nabha. Les dieux attachés à ce Manwantara se nomment les Bhânous.

Les Pourânas donnent pour Saptarchis au règne de Tâmasa le quatrième Manou, Câvya, Prithou, Agni, Djahnou, Dhâtri, Capîvân et Acapîvân. Les dieux de cet âge furent les Satyas. Tâmasa eut aussi dix fils, Dyouti, Tapasya, Soutapas, Tapomoula, Tapodhana, Taporati, Acalmâcha, Tanwin, Dhanwin et Parantapa. C'est Vâyou qui a raconté l'histoire de ces personnages, lesquels ont illustré le quatrième Manwantara. Védabâhou<sup>6</sup>, Yadoudhra, le Mouni Vêdasiras, Hiranyaroman, Pardjanya, Oûrddhwabâhou, fils de Soma, et Satyanétra, fils d'Atri, voilà les sept Richis du cinquième Manwantara, dont les dieux furent les Pracritis, dépourvus de colère et de passion, (avec Pâriplava et Rêbhya)<sup>7</sup>. Les fils du Manou Rêvata furent Dhritimân,

---

de chaque Manou. J'indiquerai au lecteur les endroits sur lesquels j'ai pu conserver quelques doutes. Quelle fonction remplissait chacun de ces personnages ? A quel besoin astronomique répondait-il ? Je ne saurais le dire : je rassemble des matériaux pour les savants, et ma seule ambition est de les donner exacts. *Fungor vice cotis... exsors ipse secandi.*

<sup>2</sup> Ce n'est pas l'ordre dans lequel les Manous doivent être présentés : Bhôtya et Rôtchya sont les derniers, comme on le verra plus bas. Je remarque que Manéthon compte quatorze dynasties chez les Égyptiens. Mais les lois de Manou ne parlent que de sept Manous.

<sup>3</sup> Je crois que par ce mot on désigne le Vâyou-pourâna. On le verra souvent cité ainsi.

<sup>4</sup> Nous avons déjà vu que la manière d'exprimer grammaticalement la descendance consiste à allonger la voyelle de la première syllabe du mot. Vâsichtha est le descendant de Vasichtha.

<sup>5</sup> Le texte ne cite point le nom de ces personnages.

<sup>6</sup> Le manuscrit de M. Tod porte *Dêvabâhou*.

<sup>7</sup> Ce passage m'a embarrassé : je serais tenté de le regarder comme interpolé. Qu'est-ce que Pâriplava ? qu'est-ce que Rêbhya ? Sont-ce des noms de ces dieux Pracritis ? Sont-ce des noms de Richis qu'il

Avyaya, Youcta, Tatwadarsin, Niroutsaca, Âranya, Pracâsa, Nirmoha, Satyavân et Cavi.

Pour le sixième Manwantara, les sept Richis sont Bhrigou, Nabha, Vivaswân, Soudhâman, Viradjas, Atinâman et Sahichnou ; les dieux qui président à cet âge sont les cinq ordres de Dévas, nommés les Âdyas, les Ribhous, les Prithoucas, les Divôcasas et les Lékhas<sup>8</sup>, ainsi que les grands Maharchis, nés d'Angiras. O grand roi, ce Manou, qui était Tchâkchoucha, eut dix fils, tels qu'Oûrou et les autres, qui du nom de leur mère Nadwalâ, sont appelés Nâdwaléyas.

Il eut pour successeur Vêvaswata<sup>9</sup>, dont les sept Richis sont Atri, le divin Vasichtha, le grand Casyapa, Gotama, Bharadhwadja, Viswâmitra, et Djamadagni, fils vénérable de l'illustre Ritchîca. Ce Manwantara a pour dieux les Sâdhya, les Viswas, les Roudras, les Vasous, les Marouts, les Âdityas et les deux Aswins. Des dix enfants du Manou Vêvaswata, le plus célèbre est Ikchwâcou.

Ces Maharchis, brillants de gloire, dont je viens de te dire les noms, ont eu des fils et des petits-fils, qui sont les régents de toutes les contrées du ciel. Dans chaque Manwantara, ils apparaissent pour accomplir leurs devoirs au poste qui leur est fixé, et pour y garder le monde. A la fin de la révolution céleste, après avoir rempli leur tâche, ils se retirent dans le ciel au séjour éternel de Brahmâ<sup>10</sup>. Alors d'autres se soumettant aux mêmes règles de pénitence, viennent occuper leur place.

Tel est l'ordre dans lequel sont arrivés les Manous passés et le Manou présent. Il y'en a encore sept qui ne sont point venus.

Je te dirai d'abord les noms des sept Maharchis qui doivent apparaître au ciel sous le règne du Manou Sâvarna : ce sont Râma<sup>11</sup>, Vyâsa, Dîptimân, fils d'Atri, le petit-fils de

---

faut ajouter à la liste de ces dieux ? L'auteur ne s'explique pas davantage. Au lieu de *Satyavân* et de *Cavi*, le manuscrit de M. Tod donne *Satyavâk* et *Dhriti*.

<sup>8</sup> Le texte porte qu'il y a cinq ordres (*gana*) de dieux : quant aux cinq noms que l'auteur m'a semblé ensuite assigner à ces ordres, il y en a deux qui sont hors de doute, savoir, le nom des Ribhous et celui des Lékhas ; mais les trois autres ne sont peut-être que des épithètes. Un manuscrit porte *Âpyas* au lieu d'*Âdyas*. Les dix fils du Manou Tchâkchoucha ont été nommés au commencement de la deuxième lecture, où se trouve leur généalogie. Voyez page 9.

<sup>9</sup> Ce Vêvaswata, c'est-à-dire fils de Vivaswân ou du soleil, ne doit pas être confondu avec Vêvaswata ou Yama, qui plus bas est le père du Manou Sâvarna. Pour les deux Aswins et les enfants de ce Manou, voyez lect. et X

<sup>10</sup> Je crois devoir prévenir le lecteur que ce passage est traduit, contre mon habitude, d'une manière générale, et qu'il y a dans le texte un mot dont je n'ai pu me rendre compte. On dit que les Saptarchis सप्त सप्तकाः c'est-à-dire les sept personnages appartenant à une classe qui compte sept individus, viennent dans chaque Manwantara remplir leur place ; quand le Manwantara est fini, ils se retirent. Mais ici le texte porte qu'il n'y en a que quatre qui s'en vont, च वारः सप्तकाः : Ce mot च वारः m'embarrasse. D'où vient que trois resteraient après les autres Que deviendraient-ils ensuite ? L'auteur n'en dit rien. Veut-il faire entendre que des sept étoiles qui forment la grande Ourse, dans la position du ciel indiquée, quatre sont déjà cachées ? Comme un Manwantara est composé de deux parties, ainsi qu'on le verra dans la lecture suivante, à la fin du jour de Brahmâ, quatre Richis pourraient se retirer, et les trois autres à la fin de la nuit, autrement appelée le *Sandhyâ* ou la fin du Calpa. Que l'on traduise *sapta saptacâh* par  $7 \times 7 = 49$ , et *tchatwârah saptacâh* par  $4 \times 7 = 28$ , la difficulté sera la même. Ces quarante-neuf personnages seront les régents de l'aire des vents. Mais pourquoi n'y aurait-il que vingt-huit de ces régents qui s'en iraient à la fin du Manwantara Je n'ai point encore de solution pour cette difficulté. Je me contenterai de dire que dans le IXe volume des Recherches asiatiques, p.. 83 et 358, il est parlé d'une période astronomique des sept Richis, qui dure 2,700 ans ; on y voit aussi que chacun de ces Richis préside à chaque astérisme pendant cent ans.

<sup>11</sup> Ce Rama est celui qu'on appelle *Parasou-râma*.

Bharadhwadja, le brillant Aswatthâman, fils de Drona, Gôtama, surnommé Saradwân, fils de Gôtama, Gâlava, fils de Côsica<sup>12</sup>, et Rourou, fils de Casyapa. Voilà les Saptarchis futurs de ce Manwantara, Mounis pieux et riches de mérites, auteurs de saintes prières, et qui ont obtenu par leur naissance, leurs austérités et leur dévotion, la première place dans le monde de Brahmâ, où ils brillent autant que lui, décorés du nom de Brahmarchis. Ils ont la connaissance du présent, du passé et de l'avenir : par la perfection de leur pénitence, par la sagesse et la convenance de leurs pensées, par la sainteté de leurs oeuvres, ils se sont élevés à ce rang suprême d'où ils veillent sur toute la nature. Gloire, heureuse postérité ! Dans le Crita<sup>13</sup> et les autres âges qui suivront, ces illustres et vertueux Saptarchis propageront le respect pour les castes et les sages distinctions de la vie de l'homme régénéré<sup>14</sup> Leur race se multipliera, féconde en pieux personnages, qui par leurs mantras<sup>15</sup> et leurs brâhmanas chercheront à réchauffer le zèle affaibli. Implorés par ceux qui auront besoin de leur secours, ces Saptarchis les combleront de faveurs, et prouveront que ni l'âge ni le temps n'influent sur leur puissance.

O fils de Bharata, je te dirai maintenant les noms des dix enfants futurs du Manou Sâvarna : Varîvân, Avarîvân, Sammata, Dhritimân, Vasou, Varichnou, Ârya, Dhrichtnou, Vadjra et Soumati.

Voici les sept Mounis<sup>16</sup> du règne du premier Mérousâvarna, surnommé Rohita : Médhâtithi, fils de Poulastya, Vasou, fils de Casyapa, Djyotichmân, fils de Bhrigou, Dyoutimân, fils d'Angiras<sup>17</sup>, Savana, fils de Vasichtha, Routchyavâhana, fils d'Atri, et Satya, fils de Poulaha. Sous ce Manwantara il y aura trois ordres de Dévas, fils de Dakcha. Les fils de ce Manou seront Dhrichtakétou, Pantchahotra, Nirâcriti, Prithou, Sravas, Bhoûri, Dyoumna, Richica, Vrihata, Gaya.

Dans le dixième Manwantara présidé par le second Mérousâvarna, on verra comme Saptarchis Havichmân, fils de Poulaha, Soucriti, fils de Bhrigou, Âpomoûrtti, fils d'Atri, Achtama, fils de Vasichtha, Prâptati, fils de Poulastya, Nabhoga, fils de Casyapa, et le pieux Nabhasa, fils d'Angiras. Deux ordres de dieux y apparaîtront. Les dix fils de ce Manou seront Outtamôdjias, Coulisadja, Vîryavân, Satânîca, Nirâmitra, Vrichaséna, Djayadratha, Bhoûri, Dyoumna et Souvartchas. Les Saptarchis du onzième Manou, autrement du troisième Mérousâvarna, seront Havichmân, fils de Casyapa, et Havichmân, fils de Bhrigou, Tarouna, fils d'Atri, Tanaya, fils de Vasichtha, Tchâroudhichnya, fils d'Angiras, Nistchara, fils de Poulastya, et Agnitédjas, fils de Poulaha. A ce règne présideront trois ordres de dieux, fils de Brahmâ. Ce Manou

---

<sup>12</sup> C'est le personnage appelé *Viswâmitra*.

<sup>13</sup> Ainsi s'appelle le premier des quatre âges du monde.

<sup>14</sup> Cette périphrase rend le mot *आश्रम* La vie de l'Indien est partagée en quatre conditions : Brahmachârin, élève ; Grihastha, maître de maison ; Vanaprastha, ermite ; Bhikchou, vivant d'aumône. Voyez sur ce point les Lois de Manou.

<sup>15</sup> Les Vêdes contiennent deux parties : les *mantras*, invocations ou prières ; et les *brâhmanas*, instructions et commentaires, la partie théologique.

<sup>16</sup> Ces détails relatifs aux six derniers Manous ne se trouvent que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale, généralement peu correct.

<sup>17</sup> A l'occasion de ce mot Angiras, je ferai remarquer qu'il faut distinguer les noms de famille des noms patronymiques. Ces derniers prennent la voyelle longue à leur première syllabe : Ângirasa est le fils d'Angiras ; Bhârata, le fils ou le descendant de Bharata : mais Angiras ou Bharata peut signifier un membre de la famille des Angiras ou des Bharatas.

n'aura que neuf fils, Sarwatraga, Soudharman, Devânîca, Kchéma, Dhanwan, Dridha, Âyous, Âdarsa et Pandaca.

Le quatrième Mérousâvarna aura pour Saptarchis Dyouti, fils de Vasichtha, Soutapas, fils d'Atri, Tapasomôurtti, fils d'Angiras, Tapaswin, fils de Casyapa, Taposana, fils de Poulastya, Taporavi, fils de Poulaha, et Tapodhriti, fils de Bhrigou. Il sera accompagné de cinq ordres de Dévas, surnommés Mânasas et Brahmâs. Les fils de ce douzième Manou seront Dévavâyou, Adoûraswa, Dévasrechtha, Vidoûratha, Mitravân, Mitradéva, Mitraséna, Mitracrit, Mitrabâhou et Souvartchas.

Sous le treizième Manwantara, les Saptarchis seront Dhritimân, fils d'Angiras, Havyapa, fils de Poulastya, Satyadarsin, fils de Poulaha, Niroutsouca, fils de Bhrigou, Nichpracampa, fils d'Atri, Nirmoha, fils de Casyapa, et Soutapas, fils de Vasichtha. A son règne seront attachés (ainsi l'a dit (Brahmâ) trois ordres de dieux. Les enfants du Manou fils de Routchi (autrement Rôtchya) seront Tchitraséna, Vitচিতra, Tapodharma, Bhritha, Dhrita, Sounétra, Kchatravridhhi, Soutapas, Nirbhaya, Dridha.

Durant le quatorzième Manwantara, sous le Manou Bhôtya, on verra comme derniers Saptarchis Agnîdhra, fils de Casyapa, Mâgadha, fils de Poulastya, Atibâhou, fils de Bhrigou, Soutchi, fils d'Angiras, Youcta, fils d'Atri, Soucla, fils de Vasichtha, et Adjita, fils de Poulaha. Cinq ordres de Dévas accompagneront ce Manou, qui aura pour fils Taranga, Bhêravaghna, Tara, Sânougra, Abhimânin, Pravîra, Djichnou, Sancrandana, Tédjaswin et Sabala.

Le règne du Manou Bhôtya complétera le Calpa. O fils de Bharata, je viens de te donner quelques éclaircissements bien concis sur les sept Manwantaras qui sont déjà passés, et sur les sept autres qui doivent suivre. Il y aura cinq Manous surnommés Sâvarnas : l'un sera le fils de Vévaswata ; les quatre autres seront petits-fils du patriarche Dakcha, et naîtront d'une de ses filles et de Brahmâ. Ils porteront le nom de Mérousâvarna, parce que par leur glorieuse pénitence ils auront brillé sur le sommet du Mérou. Le Manou Rôtchya sera ainsi nommé du patriarche Routchi, son père ; et Bhôtya, autre fils de Routchi, recevra son nom de la divine Bhoûti, sa mère. O prince, les Manous sont rois du monde ; ils sont chargés de protéger cette terre avec ses mers et ses cités ; et quand la révolution de mille âges (yuga) est achevée, leur pénitence se trouve parfaite, et les êtres sont absorbés avec eux (samhâra) dans Brahmâ.

L'homme qui étudie la nature d'un Calpa, et qui célèbre la gloire de ces Maharchis passés et futurs, voit croître son bonheur ; il obtient une grande gloire et une longue vie.

## HUITIÈME LECTURE.

### DIVISION DES MANWANTARAS.

Djanamédjaya dit :

Savant Mouni, daigne me dire comment on compte un Manwantara et ses âges (yuga), et quelle est la mesure d'un jour de Brahmâ.

Vêsampâyana répondit :

On distingue trois espèces de jours : jour humain (lôkica), jour de Manou (mânava), jour supérieur ou divin (para)<sup>1</sup>. Écoute, ô prince, les détails et les calculs que je vais te donner à ce sujet. Quinze Niméchas<sup>2</sup> font une Câchthâ ; trente Câchthâs, une Calâ ;

<sup>1</sup> Le manuscrit de M. Tod ne parle que des jours humains et divins.

<sup>2</sup> *Nimécha* est l'espace de temps mesuré par un clin d'oeil. Les lois de Manou, lect. I, sl. 55, disent qu'il faut dix-huit Niméchas pour une Câchthâ.

trente Calâs, une heure (mouhoûrtta) ; trente Mouhoûrttas, un jour (ahorâtra)<sup>3</sup> mesuré par le cours de la lune et du soleil ; mais c'est surtout la marche du soleil qu'il faut observer ici. Quinze jours forment un Pakcha ; deux Pakchas, un mois ; deux mois, une saison (ritou)<sup>4</sup>. Une année renferme deux semestres appelés ayanas<sup>5</sup> ; un Ayana, trois saisons (ritou). Des deux Ayanas, l'un est méridional et l'autre septentrional.

Le mois ainsi composé de deux Pakchas est reconnu par les savants pour être un jour entier des Pitris, dont le Pakcha noir<sup>6</sup> est le jour, et le Pakcha blanc la nuit. C'est pendant le Pakcha noir, qui est le jour des Pitris, qu'on célèbre le srâddha<sup>7</sup> en leur honneur.

Ce qui, suivant le calcul humain, est une révolution annuelle (samvatsara), est un jour entier des dieux : l'Ayana septentrional est leur jour, l'Ayana méridional est leur nuit. C'est là ce que nous ont enseigné les sages et les savants.

Dix années des dieux font un jour de Manou ; dix jours des dieux font un Pakcha de Manou ; dix Pakchas des dieux, un mois de Manou ; douze mois des dieux, une saison (ritou) de Manou : tel est le secret des hommes instruits.

Quatre mille années (varcha) composent l'âge (youga) appelé Crita. Le Sandhyâ et le Sandhyânsa<sup>8</sup> de cet âge sont chacun de quatre cents ans.

---

<sup>3</sup> L'ahorâtra est le jour astronomique, le jour et la nuit.

<sup>4</sup> Les Indiens comptent six saisons dont voici les noms : *sisira*, *vasanta* (printemps), *grîchma* (été), *varcha*, *sârada* (automne), *hémanta* (hiver).

<sup>5</sup> *Ayana* signifie route : c'est une moitié de l'écliptique coupée par l'équateur.

<sup>6</sup> Le mois lunaire est partagé en deux moitiés : le Pakcha noir est celui qui court de la pleine lune à la nouvelle ; le Pakcha blanc va de la nouvelle à la pleine lune. Les Pitris ou mânes habitent le côté non éclairé de la lune, qui est divisée en seize parties appelées *calâs* et comme on croit que la lune est le réservoir de l'ambrosie, on suppose que, chaque jour de son déclin, les Pitris et les dieux prennent une de ces parties.

<sup>7</sup> On appelle *srâddha* les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur des mânes. Voyez les Lois de Manou. Voyez aussi les Recherches asiatiques, tome VII.

<sup>8</sup> Le *Sandhyâ* est une période de temps qui s'écoule au commencement de chaque âge. Ce mot signifie crépuscule. On distingue le crépuscule du matin, qui précède l'Youga, et le crépuscule qui le suit : c'est ce crépuscule du soir qu'on appelle aussi *Sandhyânsa*, ou partie du *Sandhyâ*. Au lieu de *Sandhyâ*, on dit encore *Sandhi*, qui signifie *noeud*, *conjonction*. On peut remarquer, sur l'emploi du mot *youga*, que c'est un âge simple, comme le Crita ou le Trêtâ, etc., ou bien la réunion des quatre âges : dans ce dernier sens on l'appelle encore *mahâyouga* ou grand Youga. Voici le calcul pour retrouver les douze mille années divines.

Crépuscule du matin, ou Sandhyâ du Crita	400
Crita-youga	4,000
Crépuscule du soir, ou Sandhyânsa	400
Sandhyâ du Dwâpara-youga	300
Dwâpara-youga	3,000
Sandhyânsa	300
Sandhyâ du Treta-youga	200
Treta-youga	2,000
Sandhyânsa	200
Sandhyâ du Cali	100
Cali-youga	1,000

Le Trétâ est formé de trois mille ans ; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, de trois cents chacun. Le Dwâpara renferme deux mille ans ; son Sandhyâ et son Sandhyânsa, chacun deux cents.

Les sages assignent mille ans au Cali, et cent ans à son Sandhyâ, comme à son Sandhyânsa.

Telle est la division des quatre âges (yuga) appelés Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, en douze mille années divines. Or nos maîtres nous ont appris que soixante et onze périodes de quatre âges forment un Manwantara. Le règne d'un Manou se partage aussi en deux Ayanas, l'un méridional, l'autre septentrional. Lorsque les deux Ayanas d'un Manou sont finis, un autre Manou survient, et subsiste autant de temps que ceux qui l'ont précédé. Quand un de ces règnes est terminé, l'année (samvatsara) de Manou est finie. Voilà aussi la révolution de temps que le Mouni, qui voit la vérité, appelle un jour de Brahmâ, et qu'on désigne sous le nom de Calpa<sup>9</sup>.

Les savants donnent encore le nom de nuit de Brahmâ à une période de mille âges (yuga)<sup>10</sup>, pendant lesquels la terre est submergée avec ses montagnes, ses bois et ses forêts. Au bout de ces mille âges, le jour complet de Brahmâ est terminé ; ce

Sandhyânsa	100
=====	
12,000	
Une note écrite en sanscrit en marge du manuscrit bengali, et qui s'accorde avec les calculs de Bentley, estime ces années divines en années communes, de cette manière :	
Crita, ou Satya-youga	1,728,000
Trétâ	1,296,000
Dwâpara	864,000
Cali	432,000
-----	
En multipliant ce nombre	4,320,000
par 71 <i>Mahâyugas</i> qui composent le <i>Manwantara</i> ,	71
	-----
on obtient	306,720,000
On y ajoute le <i>Sandhyâ</i> निःशेषकल्प	1,728,000
	=====
Ce qui porte le total d'un Manwantara à	308,448,000

Le calcul des quatorze *Manwantaras*, en y comprenant un Sandhyâ, donne l'énorme somme de 4,320,000,000 d'années. Voyez dans le Mémoire de Bentley, la manière dont il réduit tous ces calculs exagérés, et comment un *Mahâyouga* peut n'être plus qu'une période de cinq ans.

<sup>9</sup> Je ferai remarquer qu'il faut aussi distinguer deux espèces de Calpa ; il y a les Calpas particuliers, composés de la somme des 71 *Mahâyugas* ; il y a encore le grand Calpa, composé des 14 *Manwantaras*. Il n'est ici question que d'un Calpa particulier.

<sup>10</sup> Quelle est l'espèce de ces *Yougas* ? Comment les suppute-t-on ? car ce mot a une acception spéciale, comme il a aussi une signification vague et indéterminée. Je dirai que l'usage, pour ce complément du Calpa, निःशेषकल्प est de le compter comme le Satya-youga. Ce complément du Calpa porte aussi le nom de *Sandhyâ* ou de *Sandhi* : car il sert à joindre les deux périodes ; il sert de crépuscule de nuit à l'une, et de crépuscule de jour à l'autre. Voilà aussi pour quelle raison on l'appelle la nuit de Brahmâ.

complément est appelé la fin du Calpa. Ces soixante et onze périodes renfermant chacune, comme nous l'avons dit, les quatre âges Crita, Trétâ, Dwâpara et Cali, et de plus cette dernière addition, composent un Manwantara.

Il y a quatorze Manous, dont les Vèdes et tous les Pourânas célèbrent la gloire. Brillant d'un éclat radieux, ils sont les pères de tous les êtres ; et publier leurs mérites, c'est pour nous une source de prospérités. A la fin de chaque Manwantara survient une destruction générale (samhâra) ; après cette destruction arrive une nouvelle création. Je parlerais cent ans, qu'il ne me serait pas possible de décrire ces règnes successifs des Manous, ramenant tour à tour la naissance et la fin des êtres. O fils de Bharata, le moment de la destruction arrive, quand les dieux du Manwantara et les Saptarchis, tous d'une pénitence, d'une dévotion, d'une science accomplie, s'arrêtent et cessent enfin d'agir : c'est-à-dire à l'époque où les mille âges de la fin du Calpa sont achevés.

Cependant tous les êtres brûlés par l'ardeur du soleil, précédés de Brahmâ et des Âdityas, sont entrés en Nârâyana, qui est Hari, vénérable maître de la dévotion, dieu qui n'est point né et qui s'unit à la matière (kchétradjna), qui à la fin de tous les Calpas devient le créateur de la nature entière, dieu éternel et spirituel (avyacta), de qui dépend tout ce monde.<sup>11</sup> Sur l'univers règne une nuit profonde : tout n'est qu'une mer<sup>12</sup>, au sein de laquelle est Nârâyana. Cette nuit est celle de Brahmâ ; comme on l'a dit, elle dure mille âges (yoga), pendant lesquels le dieu est livré au sommeil. Enfin l'aïeul des mondes se réveille : alors il songe à la création, et s'occupe aussitôt du grand oeuvre. Ainsi le racontent les Pourânas : ce monde est produit, formé par lui. Partout il rétablit l'ordre ; les sièges où doivent se placer les dieux sont relevés ; les êtres brûlés par les rayons du soleil, les Dévarchis, les Yakchas, les Gandharvas, les Pisâtchas, les serpents, les Râkchasas, renaissent successivement. Comme on voit au printemps les divers bourgeons des plantes, ainsi à la fin de la nuit de Brahmâ apparaît de nouveau toute la création. Au moment où l'auteur de la nature se manifeste lui-même au dehors, les Manous, les dieux et les Maharchis qui étaient en lui se montrent aussi pour se remettre à leur travail éternel, toujours saints, toujours vigilants. A cette nuit de mille âges (yoga), le dieu, qui connaît le compte du temps, fait ainsi succéder le jour ; ainsi ce dieu des dieux, Nârâyana, Hari, invisible de sa nature, visible par sa création (vyactâvyacta), produit alternativement et détruit le monde.

O grand roi, je te raconterai maintenant la naissance du Manou Vêvaswata, qui est le présent Manou. C'est de sa race que sont descendus les Vrichnis, dans une famille desquels est né le puissant Hari pour la perte des Asouras et le salut du monde.

---

<sup>11</sup> Depuis cet endroit jusqu'à l'alinéa suivant, ce passage n'est que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

<sup>12</sup> J'ai déjà dit que la poésie s'était emparée de l'idée de cette période des Manous pour représenter la révolution annuelle. L'automne des Indiens amène des inondations que l'exagération poétique dépeint comme une vaste mer : la nature alors est en quelque sorte assoupie, et elle se réveille ensuite au printemps, qui est comme l'époque d'une nouvelle création. C'est à peu près depuis juillet jusqu'à novembre que dure cette saison des pluies. Voyez, dans le troisième acte du Moudrâ-Râkchasa, le chant de la scène de Tchandragoupta et de Tchânakya. Quant au Mahâyoga, on ne peut douter qu'il ne représente l'année, puisqu'il est dit que le Satya commence au troisième jour de la lune de Visêkha (avril), et le Cali au quinzième de la lune de Mâgha (janvier).

## NEUVIÈME LECTURE.

### NAISSANCE DU MANOU VÊVASWATA.

Vêsampâyana dit :

O prince invincible, de Casyapa et d'une fille de Dakcha naquit Vivaswân<sup>1</sup> : il épousa Sandjnâ, fille de Twachtri, que l'on connaît encore dans les trois mondes sous le nom de Sourénou. Sandjnâ, jeune, belle et pieuse, devint donc la femme du dieu qui est surnommé Mârtânda : mais elle ne pouvait se faire à la forme de son époux, Âditya brûlant, qui, sortant de l'oeuf du monde, avait le corps tout rouge de flammes, et fort peu attrayant. Cependant Casyapa, ignorant l'effet de ces feux, heureux de revoir son fils, s'écriait avec amour : C'est de ce mot que Vivaswân a été nommé Mârtânda<sup>2</sup>. Mais sa chaleur extrême et continuelle accablait les trois mondes. Ce dieu puissant eut de Sandjnâ trois enfants, une fille et deux fils, qui devinrent, ô fils de Courou, d'illustres patriarches : ce fut le Manou Vêvaswata d'abord ; puis deux jumeaux, le dieu qui préside aux Srâddhas, Yama, et sa soeur Yamounâ.

Sandjnâ, voyant les traits noirs et défigurés de son époux, ne put supporter plus longtemps la douleur qu'elle éprouvait. Elle forma une figure qui portait sa propre ressemblance et sa couleur (savarnâ). C'était précisément son ombre (tchhâyâ), devenue par un pouvoir magique une autre elle-même. Tchhâyâ, saluant Sandjnâ avec respect, lui parla en ces termes : « O la plus belle et la plus aimable des femmes, que dois-je faire ? Commandez, je suis prête à obéir à vos ordres. »

« C'est bien, lui dit Sandjnâ, écoute-moi. Je vais me retirer dans la demeure de mon père. Reste ici sans crainte à ma place : prends soin pour moi de ces deux garçons, et de cette jeune et charmante fille. Et surtout sois discrète » « Allez, déesse, lui répondit Tchhâyâ ; un jour peut-être, m'échappant du lieu où je suis confinée pour me diriger de votre côté, j'irai vous raconter toute l'aventure. Allez, et soyez heureuse ». Sandjnâ, après avoir donné toutes ses instructions à Tchhâyâ, qu'on appelle aujourd'hui Savarnâ, se rendit auprès de son père, confuse et cependant toujours vertueuse. Twachtri lui fit des reproches en la voyant. « Retourne auprès de ton mari », lui dit-il plusieurs fois. Alors cachant sa forme sous celle d'une cavale, cette épouse fugitive et excusable se rendit dans les régions septentrionales, où tranquillement elle errait sur le gazon.

---

<sup>1</sup> Nous avons vu, lect. III, que Vivaswân était le nom de l'un des douze Âdityas, qui représentent les douze mois de l'année : c'est donc le soleil présidant à l'un des mois. Mais ici c'est un des noms du soleil, qui s'appelle ordinairement *Sourya*, et qu'on surnomme encore *Vivaswân*, *Âditya*, *Mârtânda*, *Vibhâvasou*, etc. Pour plus de clarté, je n'ai employé que le mot *Vivaswân*. Le lecteur va trouver dans ce chapitre une histoire allégorique, et je laisse à sa sagacité à en expliquer tous les détails. Qu'il se rappelle seulement qu'Yama est le régent du midi. Qu'il sache aussi que la première des constellations lunaires est Aswinî, représentée par une tête de cheval, et que l'on retrouve dans trois étoiles de la tête du Bélier : on appelle encore cette constellation *Badavâ*, mot qui signifie jument.

<sup>2</sup> Ce passage est fort concis, et j'ai été obligé de recourir à quelques conjectures. On donne au soleil l'épithète de अण्डस्थ, c'est-à-dire *qui se tient dans l'oeuf* ; je suppose que cet oeuf est celui qui représente le monde. J'ai donc traduit ce mot par poussin. *Ceuf mort* se dit mritânda ; d'après la règle déjà citée, sur la manière d'indiquer la filiation, la voyelle de la première syllabe est allongée ; ainsi *Mârtânda* signifie *fils de Mritânda*, c'est-à-dire, sorti de cet oeuf que l'on avait cru mort

Cependant Vivaswân, trompé par l'apparence de l'autre Sandjnâ, eut d'elle un fils qui fut tout le portrait de son père, et qui ressemblait au Manou Vêvaswata son aîné. Or, ce fils fut le Manou que l'on a nommé Sâvarna. Tchhâyâ donna encore le jour à celui qui porta le nom de Sanêstchara. C'étaient là les propres enfants de la terrestre<sup>3</sup> Sandjnâ : aussi leur témoignait-elle une grande tendresse, et elle semblait négliger les aînés. Le Manou Vêvaswata supportait cette préférence avec tranquillité : il n'en était pas de même d'Yama. Un jour, dans sa colère, sans trop savoir ce qu'il faisait, celui-ci menaçait Tchhâyâ d'un coup de pied. La mère de Sâvarna, irritée, maudit Yama : « Que ton pied se détache et tombe ! » s'écria-t-elle avec emportement. Yama se présenta avec respect devant son père, et lui raconta tout ce qui s'était passé. Les paroles de la fausse Sandjnâ le tourmentaient, et il craignait l'effet de son imprécation. « Détournez de moi sa malédiction, disait-il à Vivaswân. Une mère doit traiter tous ses enfants avec une égale tendresse ; et elle, elle nous repousse et n'aime que nos jeunes frères. Oui, j'ai levé le pied contre elle ; mais je ne l'ai pas touchée<sup>4</sup>. J'ai été inconsidéré, insensé ; daignez me pardonner, ô Seigneur, puissant maître du monde ! Ma mère m'a maudit ; mais empêchez, par votre protection, que je ne perde le pied » « Mon enfant, lui répondit Vivaswân, ce sera sans doute une chose difficile. Tu connaissais les règles du devoir, tu savais en quoi consistait le bien ; et cependant tu t'es livré à l'emportement. Il n'est pas possible d'échapper à la malédiction de ta mère. Pour qu'elle soit accomplie, je veux au moins que des vers, formés dans ta jambe par ma chaleur, s'en détachent et tombent à terre. Ainsi sa parole sera éludée, et ton pied sera sauvé ».

Cependant Vivaswân dit à celle qu'il croyait Sandjnâ : « Entre des enfants qui se ressemblent, quel est le motif de votre préférence ? » Tchhâyâ s'abstint de répondre à Vivaswân. Alors le dieu, se recueillant en lui-même, par la force de la dévotion (yoga)<sup>5</sup>, vit toute la vérité : il voulait maudire cette femme, ô fils de Courou ; mais il se retint. Tchhâyâ s'arrachait les cheveux de douleur ; elle sentit qu'il était temps de parler, et révéla à Vivaswân tout ce qui s'était passé. A ce récit, le dieu irrité se rendit auprès de Twachtri. Celui-ci accueillant son gendre avec les honneurs accoutumés, chercha à calmer ses feux que la colère rendait encore plus ardents.

« Tes traits, lui dit-il, défigurés par l'excès de ton ardeur, ne brillent plus du même éclat. Sandjnâ n'a pu supporter ta chaleur : retirée dans un bois, elle se promène sur un gazon verdoyant. Tu peux la revoir aujourd'hui même, cette épouse toujours vertueuse, toujours occupée d'exercices pieux. Mais elle est cachée sous la forme d'une cavale, se nourrissant de feuillage, maigre, et souffrante. Sa crinière est relevée et nouée à la manière des pénitents<sup>6</sup>. Son esprit n'est rempli que de saintes pensées, et son corps tremblant est comme le lac qui vient d'être agité par la trompe des éléphants. Elle mérite nos respects aussi bien que nos éloges, pour l'ardeur de sa piété. Cependant, ô dieu fort et puissant, écoute, et suis mon conseil, s'il peut te convenir. Je

<sup>3</sup> J'ai traduit littéralement पार्थिवी. Je ne veux faire perdre à mon lecteur aucun de ces petits détails, qui peuvent mener à quelque éclaircissement. Dans d'autres livres, on appelle encore cette femme निःशुभा, *Nihkchoubhâ*, immobile.

<sup>4</sup> Je me figure dans une sphère céleste un personnage, la jambe levée, à quelque distance d'un autre ; et le ridicule de ce conte s'évanouit. Cette jambe, qui est sur le point de tomber, ne désignerait-elle pas une étoile particulière, descendant vers l'horizon ?

<sup>5</sup> La méditation religieuse donne à l'homme, suivant les Indiens, un pouvoir surnaturel. Le dévot jouit dans ce moment d'une espèce de vision intérieure. Comment nous étonner de cette opinion, quand près de nous, en Écosse, on croit à la seconde vue ?

<sup>6</sup> Cette espèce de coiffure s'appelle *djatâ*.

veux te donner aujourd'hui une forme plus aimable ». Et en effet la figure de Vivaswân était singulièrement élargie par ses rayons, dont la déesse, quand elle habitait avec lui, s'était vue entièrement enveloppée. Vivaswân réfléchit beaucoup au discours de Twachtri, et à la fin consentit au changement qu'on lui proposait. Alors s'approchant de son gendre, Twachtri fit mouvoir une meule qui émoussa ses rayons aigus. Une fois privée de cet éclat importun, la figure du dieu devint de plus en plus brillante, et recouvra sa beauté ordinaire. Son visage fut d'abord couvert de sang ; mais bientôt de sa face naquirent douze dieux<sup>7</sup>, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri et Vichnou, qui n'est pas le moindre, quoiqu'il soit né le dernier. Vivaswân ne put retenir sa joie, en voyant ces Âdityas qui venaient de naître de lui-même. Twachtri lui présenta aussi des fleurs, des parfums, des bracelets, une aigrette brillante, et lui dit : « Maître des dieux, va maintenant rejoindre ton épouse, qui, changée en cavale, dans les régions du nord, étale sur le gazon des forêts ses formes gracieuses ». Le dieu l'aperçoit en effet, par l'effet de sa dévotion, telle que Twachtri la lui dépeignait ; par l'éclat de sa pénitence<sup>8</sup> elle surpassait tous les êtres, et se promenait sans crainte sous la forme qu'elle avait choisie. Alors Vivaswân lui-même se change en cheval : il accourt, la déesse l'attend, tous deux sont ivres d'amour : le cheval impatient s'élançe, et c'est dans la bouche de la cavale que s'accomplit le mystère de cet hymen merveilleux<sup>9</sup>. Celle-ci renifle, et sa narine devient le dépôt d'un germe divin, d'où naissent les deux Aswins, Nâsatya et Dasra, dieux qui président à la médecine, et fils du huitième Pradjâpati<sup>10</sup>.

Vivaswân se montra bientôt après sous sa forme aimable et gracieuse à Sandjnâ, qui la vit et s'en réjouit. Yama, qui dans cette circonstance avait eu le plus à souffrir, devint Dharmarâdja, c'est-à-dire juge souverain, chargé de contenir les humains dans les règles du devoir<sup>11</sup> : dans cet emploi brillant, il est le roi des Pitris, et l'un des gardiens

---

<sup>7</sup> Le poète oublie que ces dieux sont déjà nés d'Aditi, et qu'il nous a raconté leur naissance. Il faut nous accoutumer à ces récits contradictoires. Voyez, en effet, ici même Vivaswân et Twachtri, c'est-à-dire le gendre et le beau-père, au nombre de ces dieux qu'ils viennent de créer. *Nil fuit unquam sic impar sibi*. Cette opération de Twachtri donne lieu encore à un autre conte. La face du soleil était si douloureuse, que Twachtri fut obligé de la lui frotter avec les drogues qu'on emploie pour les contusions, et de l'envelopper : ce qui donnait à cet astre une figure large et pâle. Cette allégorie s'explique par le séjour du soleil dans le nord pendant six mois, du solstice d'hiver au solstice d'été, c'est-à-dire du mois de Mâgha au mois de Srâvana. C'est au moins ce que raconte le Bhavichyat-pourana.

<sup>8</sup> Nous avons déjà dit que ce mot pénitence n'exprimait que le zèle avec lequel on remplit ses fonctions. Dans cette situation, Sandjnâ est devenue une constellation, *Aswinî*, et elle a par conséquent un devoir à remplir : c'est ce sens qu'il faudra toujours donner, dans le même cas, aux mots pénitence et austérités.

<sup>9</sup> Je n'aurais point reproduit ces infamies, si elles n'indiquaient la forme et la position relative de quelques constellations Aswinî porte aussi le nom de *Nâsicâ*, qui signifie narine. Il y a dans la mythologie grecque une métamorphose du dieu Saturne, et une autre de Neptune en cheval. Cérès se change en cavale, Neptune en cheval, et ils donnent le jour au cheval Anon. Saturne prit aussi cette forme, et eut de Philyre le centaure Chiron. Toutes ces fables ne sont que des allégories du même genre.

<sup>10</sup> Qu'est-ce que ce huitième Pradjâpati ? En comptant le nombre des douze Âdityas, je trouve que Vivaswân est le huitième. Cependant à la troisième lecture, page 18, ces dieux sont nommés dans un autre ordre.

<sup>11</sup> *Dharmarâdja* signifie roi de la justice. On donne encore à ce mot une autre étymologie, comme s'il voulait dire *brillant par la justice*. Ce passage semble faire allusion à cette étymologie, car il signifie littéralement : *celui qui brille par ta justice, fait briller les humains par la justice*. Yama est le roi des morts, chargé de surveiller la conduite des hommes pendant leur vie, de prononcer sur leur sort, de les punir ou de les récompenser. Le poète a peut-être eu tort d'employer ici le mot *Pitris* : les Pitris sont

du monde. Un des fils de Tchhâyâ fut le Manou Sâvarna, qui doit régner dans le Manwantara prochain, et qui en attendant se livre sur le mont Mérou aux exercices d'une longue pénitence. Son frère Sanêstchara fut élevé au rang de planète (graha), et il reçoit les hommages du monde entier<sup>12</sup>. Les deux enfants de Sandjnâ Aswinî, appelés les Nâsatyas, sont les médecins du ciel<sup>13</sup>. De ces rayons que Twachtri avait enlevés à Vivaswân, il forma le tchakra<sup>14</sup> de Vichnou, que rien ne peut surmonter dans les combats, et qui fut inventé pour la mort des Dânavas. La jeune soeur de ces dieux, la glorieuse vierge Yamî, devint sur la terre la célèbre rivière nommée Yamounâ<sup>15</sup>. Celui qui écoute et conserve en sa mémoire le récit de la naissance de ces divinités, sera délivré des malheurs qui pourraient fondre sur lui, et il obtiendra une gloire sans tache.

## DIXIÈME LECTURE.

### NAISSANCE DU FILS D'ÎLA.

Vêsampâyana dit :

Le Manou Vêvaswata eut neuf<sup>1</sup> fils qui lui ressemblèrent : Ikchwâcou, Nâbhâga, Dhrichta, Saryâti, Narichyanta, Prânsou, Nâbhâgâricta, Caroûcha et Prichadhra. Ce patriarche, ô fils de Bharata, faisait un sacrifice pour obtenir un enfant, sous l'influence céleste de Mitra et de Varouna<sup>2</sup>. Ses neuf fils n'étaient pas encore nés. Pendant ce

---

les âmes des ancêtres habitant la lune, qui est sous la dépendance de Soma et non d'Yama. Celui-ci est encore, comme nous l'avons dit, régent du midi.

<sup>12</sup> Sanêstchara ou Sani est le régent de la planète de Saturne. Les Indiens honorent les planètes, et surtout Sani, dont l'influence est redoutée. Son regard, dit-on, brûle et dévore : il fait périr les moissons, il envoie la sécheresse, et ne se plaît qu'au mal. On le représente habillé de noir, et porté sur un vautour.

<sup>13</sup> Ce sont là les Dioscures indiens. Cependant leurs attributions sont différentes de celles des Dioscures grecs.

<sup>14</sup> Un *tchakra* est un instrument en forme de disque ou de roue. Le bord en est aiguisé et tranchant : on lance cette arme au milieu des bataillons armés, et on la ramène par le moyen d'une courroie. Le dieu Vichnou, dans une de ses quatre mains, tient un *tchakra*, qui représente aussi le soleil.

<sup>15</sup> L'Yamounâ est le Jumna qui descend de l'Himâlaya, et va se jeter dans le Gange, au-dessous d'Allahabad.

<sup>1</sup> La septième lecture, p. 39, lui donne dix fils, parce qu'elle y comprend sa fille Îlâ, qui est regardée comme un garçon.

<sup>2</sup> Mitra et Varouna sont deux Âdityas ou deux des douze formes du soleil, qui représentent les mois de l'année. Comme l'ordre des Âdityas n'est pas bien fixé, il n'est pas possible de dire à quel mois chacun d'eux correspond : il en est deux cependant qui ont de plus les fonctions de régents des points de l'est et de l'ouest : ce sont Indra et Varouna ; ce qui conduirait à supposer qu'ils présidaient aux mois où arrivaient les équinoxes. Ou je me trompe, ou ce passage que nous traduisons peut être important : car un sacrifice fait dans la région du génie de l'ouest et de son collègue Mitra मित्रावरुणयोरंशे, *Mitrâvarounayoransé*, me semble indiquer le pays où se serait trouvé alors ce Manou, pays à l'occident de l'Inde, et dans lequel on honorait Mitra. Qu'on se rappelle la signification ordinaire du mot sacrifice ; ce n'est pas seulement un acte de religion, c'est l'ensemble de la conduite d'un homme dirigé par l'amour de ses devoirs. C'est donc du côté de l'occident que sacrifie ce Manou, fils du soleil : c'est aussi des régents de cette contrée qu'Îlâ sa fille se reconnaît dépendante. Faible preuve sans doute de l'origine persane ou bactrienne de ce Manou : mais toutefois elle peut venir à l'appui des conjectures déjà hasardées sur ce point.

sacrifice, et sous l'influence que je viens de désigner, Vêvaswata présenta son offrande, qui réjouit les dieux, les Gandharvas, les humains et les saints Mounis. C'est alors que naquit, suivant la tradition, Ilâ, jeune vierge dont le corps, la robe, les ornements sont tout divins. « Viens ("ila")<sup>3</sup>, lui dit le puissant Manou, suis-moi, ô vierge brillante ». Ilâ, sachant ce que le devoir exigeait d'elle, répondit au patriarche heureux d'avoir obtenu une fille : « Tes paroles me charment ; mais je suis née sous l'influence de Mitra et de Varouna : je vais paraître en leur présence, car je ne suis point dégagée des liens qui m'attachent à eux ». Ainsi parla la belle vierge, et se présentant devant Mitra et Varouna, elle leur dit avec respect : « Je suis née sous votre influence, ô dieux. Que m'ordonnez-vous ? Vêvaswata m'a déjà dit : Viens, suis-moi ». Mitra et Varouna répondirent à la pieuse Ilâ, qui venait avec dévotion se soumettre à son devoir : « Sache que nous sommes charmés, aimable vierge, de ton zèle, de ton attachement religieux, de ta vertu. Par nous tu obtiendras une heureuse célébrité. O femme, un jour tu deviendras un homme fameux dans les trois mondes sous le nom de Soudyoumna, et tu contribueras à étendre la race de Manou ».

A ces mots, elle les quitta, et retourna auprès de son père. Cependant par ses ordres elle épousa Boudha<sup>4</sup>, fils de Soma, dont elle eut Pouroûravas. C'est après avoir mis au monde cet enfant, qu'Ilâ devint Soudyoumna. Ce Soudyoumna eut trois fils, distingués par leur vertu : Outcala, Gaya, et le vaillant Vinatâswa. Outcala habita le pays qui porte son nom<sup>5</sup> ; Vinatâswa se fixa vers l'occident, et Gaya vers l'orient à Gayâpourî<sup>6</sup>.

Quand Vêvaswata eut quitté le monde pour aller habiter le soleil, les Kchatriyas partagèrent cette terre en dix parties. La région du centre<sup>7</sup> remarquable par les poteaux où l'on attache les victimes des sacrifices<sup>8</sup>, et ornée par la piété de ses habitants, fut le royaume d'Ikchwâcou, l'aîné de la famille. Car, en sa qualité de fille, Soudyoumna ne put avoir cette portion : mais d'après l'avis de Vasichtha, il s'établit, ô fils de Courou, à Praticthâna<sup>9</sup>, où il régna par lui-même<sup>10</sup>, et par sa justice et sa puissance il fonda un glorieux empire, qu'il transmit à Pouroûravas.

---

<sup>3</sup> Note manquante

<sup>4</sup> Boudha est le régent de la planète de Mercure. On le fait naître de Soma, qui est la lune, et par son mariage avec Ilâ, il devint l'auteur de la race royale appelée la dynastie lunaire. Ikchwâcou est le père de la dynastie solaire.

<sup>5</sup> Le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale ne parle point du pays d'Outcala : il dit qu'Outcala s'établit dans le nord, ce qui est fort peu probable ; car le pays d'Outcala est, dit-on, la province d'Orissa, qui se trouve au contraire dans le midi de l'Inde.

<sup>6</sup> On croit que le pays de Gaya est celui qui plus tard a été appelé *Magadha*. C'est aujourd'hui le Béhar, dont un district porte le nom de *Gaya*. La ville de Gayâ existe encore, et c'est un lieu célèbre de pèlerinage. Fr. Hamilton dit que Gaya a régné dans le midi : mes textes disent unanimement, l'orient.

<sup>7</sup> Les bornes de ce pays, surnommé *Madhyadésa*, sont données dans les lois de Manou, lect. II, sI. 20 et 21. Il s'étendait depuis la contrée de *Vinasana* à l'occident jusqu'à *Prayâga* à l'orient, depuis l'Himâlaya au nord jusqu'au *Vindhya* au midi. Le *Vinasana* était au nord-ouest de Delhi, et *Prayâga* est Allahabad

<sup>8</sup> Ces poteaux s'appellent *yoûpas*. C'est aussi quelquefois un trophée, une colonne élevée à la suite d'une victoire.

<sup>9</sup> *Praticthâna* était sur la rive gauche du Gange, vis-à-vis d'Allahabad. On en voit encore les ruines à Jhousi. Son nom signifie *résidence* ce que le poète fait entendre, en disant प्रतिष्ठा सुद्युम्नस्य (*praticthâ Soudyoumnasya*).

Il donna encore en cet endroit naissance à trois enfants, Dhrichtaca, Ambarîcha et Dandaca<sup>11</sup>. Ce fut ce Dandaca qui disposa la forêt, appelée de son nom Dandacâranya, si connue dans le monde par la célébrité de ses pénitents, et dans laquelle il suffit d'entrer pour être délivré de tout péché. Laissant le trône à son fils Pouroûravas, surnommé Êla<sup>12</sup>, Soudyoumna se retira dans le ciel : cet enfant de Vêvaswata avait été un grand roi, aussi distingué comme femme que comme homme, autant sous le nom d'Ilâ que sous celui de Soudyoumna.

Narichyan<sup>13</sup> eut pour fils Saca ; et Nâbhâga fut père d'Ambarîcha, le meilleur des princes.

Dhrichta<sup>14</sup> donna naissance aux Dhârchtacas, race de Kchatriyas audacieux.

De Caroûcha descendirent les Câroûchas<sup>15</sup>, Kchatriyas nombreux et terribles dans les combats.

Les fils de Nâbhâgâricta, Kchatriyas d'origine, devinrent Vêsyas<sup>16</sup>.

Prânsou n'eut qu'un fils nommé Saryâti<sup>17</sup>.

Narichyanta donna le jour à Dama, prince juste et sévère.

Pour Saryâti, il eut deux jumeaux, un fils et une fille. Le fils se nomma Ânartta, et la fille, Soucanyâ ; elle épousa Tchyavana. Le fils d'Ânartta fut un prince illustre, appelé Rêva. Il habita le pays d'Ânartta<sup>18</sup>, et sa capitale fut Cousasthalî. Rêvata, surnommé Cacoudmin, fut l'aîné des cent enfants de Réva, et lui succéda sur le trône de Cousasthalî.

---

<sup>10</sup> Voilà l'explication de la fable d'Ilâ ; voilà sans doute pourquoi on a prétendu qu'elle avait été changée en homme : c'est qu'en effet elle avait régné en véritable roi. Ainsi se conduisit Sémiramis, gouvernant sous le nom de son fils Ninus.

<sup>11</sup> Le manuscrit bengali porte en note que ce prince fut aussi appelé Cousa. Fr. Hamilton dit que ce roi, et par conséquent ses frères, étaient fils d'Ikchwâcou. Il me semble que leur place même dans cette généalogie indique qu'ils sont fils de Soudyoumna. Le même Fr. Hamilton place le Dandacâ au bas de l'Himâlaya : M. Wilson le met sur la côte nord-est de la péninsule.

<sup>12</sup> Nom patronymique qui signifie fils d'Ilâ.

<sup>13</sup> Il y a ici une petite difficulté : on lit Narichyan en cet endroit, et plus bas Narichyanta. C'est le même personnage cité deux fois, et avec une descendance différente. Il doit y avoir une erreur : l'auteur ne serait pas revenu deux fois, à cette distance, sur le même objet. Le manuscrit de M. Tod s'accorde sur ce point avec les autres ; seulement au lieu de Saca au singulier, il dit que les Sacas sont les enfants de Narichyan : le nom de *Sacas* (*Saca*) était connu des auteurs de l'Occident.

<sup>14</sup> Les manuscrits ne donnent pas ce nom de la même manière. Les uns portent *Dhrichtou* ; celui de M. Tod, *Dhrichtnou* et *Dhârchnaca* ; mais de même que les autres, il a d'abord appelé ce fils de Manou, *Dhrichta*.

<sup>15</sup> Les Câroûchas habitaient près du Malwa, peut-être dans le Bundelcund.

<sup>16</sup> Les Vêsyas forment la caste des marchands et des cultivateurs : ce passage indique que ces gens de guerre se livrèrent au commerce.

<sup>17</sup> Le manuscrit de M. Tod l'appelle Pradjâpati.

<sup>18</sup> Le pays d'Anartta était au nord de la côte de Malabar. Cousasthali était, à ce qu'il paraît, le non de sa capitale ; et il ne faut pas confondre ce mot avec celui qui désigne le pays de Canouge. Dwâracâ ou Dwâravatî, fondée par Crichna, était dans une île du pays d'Anartta, au fond du golfe de Cutch.

## ONZIÈME LECTURE. MORT DE DHOUNDHOU.

Djanamédjaya dit :

Vénérable Brahmane, comment se fait-il qu'au bout de tant de siècles Révatî et Rêvata Cacoudmin ne se trouvassent point accablés par la vieillesse ? Quand celui-ci fut parti pour le mont Mérou, que devint sur la terre la postérité de Saryâti ? Voilà des choses que je désire apprendre de toi.

Vêsampâyana répondit :

Dans le monde de Brahmâ, les saisons se succèdent, ô pieux enfant de Bharata, et ses habitants n'éprouvent ni les ennuis de la vieillesse, ni les tourments de la toux et de la soif, ni l'horreur de la mort. Pendant que Rêvata Cacoudmin séjournait dans ce monde, Cousasthalî fut ravagée par les Râkchasas impies. Les cent frères de ce prince religieux étaient pleins de courage : mais attaqués, poursuivis par les Râkchasas, ils se dispersèrent de tous côtés : la crainte poussa ces Kchatriyas çà et là dans diverses contrées, où leur race se multiplia. Ils se réfugièrent au milieu des montagnes, où la plupart conservèrent la pureté de leur caste. Ainsi les Cârôûchas soutinrent l'honneur de l'ordre de Kchatriyas. Deux des fils de Nâbhâgâricta, tombés au rang des Vêsyas, s'élevèrent ensuite à la dignité de Brahmane.

Pour Prichadhra<sup>1</sup>, ayant blessé la vache de son Gourou<sup>2</sup>, ô Djanamédjaya, il fut, par suite de l'imprécation de celui-ci, réduit à la condition de Soûdra : tel fut le sort des neuf fils du Manou Vêvaswata.

Ikchwâcou, son fils aîné<sup>3</sup>, eut cent enfants, riches et magnifiques en présents. L'aîné fut nommé Vicoukchi<sup>4</sup>, à cause de son embonpoint ; et cette raison l'empêchant d'aller faire la

---

<sup>1</sup> Deux manuscrits donnent Vrichadhra : d'après celui de M. Tod, j'ai mis Prichadhra.

<sup>2</sup> *Gourou*, en latin *gravis*, est le nom que l'on donne au maître de qui on a reçu l'éducation spirituelle. Rien ne peut égaler le respect qui lui est dû, et ce passage montre quelle pouvait être la punition d'un outrage fait à la sainteté d'un Gourou ; car les Soûdras étaient les serviteurs des trois autres castes supérieures.

<sup>3</sup> J'ai passé ici une épithète donnée au Manou Vêvaswata : c'est un mot qui signifie *éternuant*, क्षिबन् *kchouvan*. J'ignore quelle a pu être l'intention de l'auteur, à moins qu'il n'ait trouvé un rapport entre ce mot et le mot Ikchwâcou, que cependant M. Wilson dérive de इक्षु *ikchou*, canne à sucre. L'éternuement semble être un signe de mauvais présage. Quand une personne éternue, on lui dit : et elle répond : .

<sup>4</sup> Le mot कुक्षि, *coukchi*, signifie *ventre* : *vicoukchi* veut dire également *un homme qui a du ventre* ou *qui est privé de ventre*. J'ai choisi la première idée. J'avais eu la pensée de donner à ce mot un sens figuré ; j'avais cru que *vicoukchi* s'appliquait à un homme qui vivait au sein, au centre d'un royaume, les autres enfants d'Ikchwâcou se trouvant placés aux extrémités. J'ai à la fin rejeté cette explication, quoiqu'il me fût possible de l'appuyer sur celle que M. Wilson donne de *Ciracoukchîya*. Outre cela, il y a dans la phrase un jeu de mots qui roule sur l'état où était le prince, *ayodha* (*non combattant*), et le nom de la ville d'Ayodhyâ ; toutefois M. Wilson traduit ce dernier mot comme signifiant *une ville contre laquelle on ne combat point*. Ayodhyâ est la ville d'Oude.

guerre, il habita Ayodhyâ, où il remplit avec honneur tous ses devoirs de prince. Cinquante<sup>5</sup> de ses frères, à la tête desquels était Sacouni, furent chargés de la défense des provinces septentrionales ; et quarante-huit autres, ayant pour chef Vasâti, furent préposés à la garde du midi. Ikchwâcou avait un jour invité Vicoukchi à l'une des cérémonies du Srâddha, appelée achtacâ<sup>6</sup> ; les animaux de la forêt avaient été immolés, et leur chair préparée pour le moment du sacrifice. Mais le prince, avant que ce sacrifice fût achevé, se mit à manger un lièvre, et partit pour la chasse. Il reçut pour cette raison le nom de Sasâda<sup>7</sup>. D'après l'avis de Vasichtha, il fut exilé : cependant après la mort d'Ikchwâcou, il lui succéda<sup>8</sup>.

Le fils de Sasâda fut plein de vaillance, et se nomma Cacoutstha. Dans une guerre des Asouras contre les Dévas<sup>9</sup>, il vainquit les Asouras, porté sur le dos d'Indra changé en taureau : de là lui vint son nom de Cacoutstha<sup>10</sup>.

Il eut pour fils Anénas : Anénas donna le jour à Prithou ; Prithou, à Vichtarâswa<sup>11</sup> ; Vichtarâswa, à Ardra ; Ardra, à Youvanâswa ; Youvanâswa, à Srâvasta, qui fut le fondateur de Srâvastî<sup>12</sup> ; Srâvasta, à l'illustre Vrihadaswa ; Vrihadaswa, à Couvalâswa, prince accompli, qui, pour avoir causé la mort de Dhoundhou, prit le nom de Dhoundhoumâra.

Djanamédjaya dit :

O Brahmane, je voudrais bien entendre le récit de la mort de Dhoundhou. Comment celui qui avait été Couvalâswa devint-il Dhoundhoumâra ?

Vêsampâyana reprit :

Couvalâswa, du vivant même de son père, avait eu cent fils, tous excellents archers, tous savants, courageux, invincibles, pieux et magnifiques. Vrihadaswa prit pour collègue son fils Couvalâswa. Ce prince, entouré de ses enfants qui étaient sa force et sa richesse, entra dans une forêt, où le reçut le saint Richi Outtanca. « Prince, lui dit ce solitaire, vous nous devez secours et protection, et je compte sur votre pouvoir. Il m'est impossible de suivre tranquillement les exercices de la pénitence. Près de mon

---

<sup>5</sup> J'ai adopté la leçon du manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale. Les deux autres portent *cinq cents*.

<sup>6</sup> L'*achtacâ* se célébrait le huitième jour de chacun des trois mois pendant lesquels on honorait les mânes.

<sup>7</sup> Le mot *sasâda* signifie mangeur de lièvre. Vasichtha, qui semble avoir été le chef religieux en permanence sous la race solaire, fut fâché de l'irréligion du prince et le fit punir. On peut voir, à la fin de la troisième lecture des lois de Manou, quelles étaient les viandes permises dans ces sacrifices, et dans quels mois on pouvait en manger. On y trouve sur ce sujet des détails minutieux, mais propres à piquer la curiosité de l'homme philosophe qui prend en pitié les petitesesses de l'esprit humain.

<sup>8</sup> Le manuscrit dévanâgari de Paris dit : il habita Sasâdapour.

<sup>9</sup> J'ai encore pris cette leçon dans le même manuscrit : les deux autres contiennent un mot qui m'a semblé être un nom propre, .

<sup>10</sup> Cacoutstha signifie *placé sur les épaules*. Bali allait, en consommant le centième Aswamédha, devenir le maître du ciel. Indra demanda le secours de Cacoutstha, qui consentit à combattre pour lui, à condition que le dieu le porterait sur ses épaules.

<sup>11</sup> Je ne discute point ici sur les noms de ces princes, et sur les différences que présentent d'autres listes. Je traduis, et je n'examinerai pas avec Fr. Hamilton si ce prince est le même que Viswagandhin et Trisancou, et si Ardra doit être confondu avec Tchandra, etc.

<sup>12</sup> Le docte Wilson, dans son dictionnaire, donne Srâvasnî, qu'il appelle aussi Dharmapattana. J'ignore si c'est la même ville que Srâvastî, portée également sur les trois manuscrits.

ermitage, vers ces lieux plats et arides, s'étend une mer couverte de bancs de sable, et appelée Oudjdjânaca. Au sein de la terre, sous le sable, habite un Asoura, géant énorme et robuste, qui résiste à la puissance des dieux. Il est fils du Râkchasa<sup>13</sup> Madhou, et se nomme Dhoundhou. Il se livre aussi à de rudes pénitences, mais c'est pour la perte du monde. A la fin de l'année<sup>14</sup>, quand le monstre respire, alors la terre tremble avec ses montagnes et ses forêts. Le vent de son souffle soulève une grande poussière qui couvre la route du soleil : pendant sept jours le sol s'agite, l'air est chargé d'une fumée noire, étouffante et mêlée d'étincelles. Voilà ce qui m'empêche de rester dans ma solitude. Pour le bien du monde, ô roi, donne la mort à ce géant. Que cet Asoura disparaisse, et que la confiance renaisse sur la terre. Toi seul es capable de cet exploit. Dans un âge antérieur, Vichnou m'a accordé la mort de cet Asoura terrible ; et c'est à toi que je donne la gloire de le détruire. Il ne faut pas un faible bras pour dompter ce robuste géant : on l'essayerait en vain pendant cent ans : telle est la force de Dhoundhou, que les dieux eux-mêmes ne peuvent triompher de lui ».

Ainsi parla le grand Outtanca au pieux monarque Vrihadaswa. Celui-ci lui offrit pour cette expédition son fils Couvalâswa. « Divin Mouni, lui dit-il, j'ai renoncé aux armes ; mais voici mon fils qui saura, je n'en doute point, conquérir le nom de "Dhoundhoumâra" ». Après lui avoir ainsi désigné son fils pour ce glorieux exploit, le Richi royal se rendit sur la montagne<sup>15</sup> pour s'y perfectionner par la pénitence. Cependant Couvalâswa avec ses cent fils marcha, accompagné d'Outtanca, pour aller attaquer Dhoundhou : Vichnou lui-même vint l'entourer de sa puissance. Au moment où le héros s'avançait au combat par l'ordre d'Outtanca et pour le salut des trois mondes, une grande voix se fit entendre dans le ciel : « Oui, ce noble prince, cet auguste monarque sera Dhoundhoumâra ». En même temps les dieux lui jetèrent de tous côtés de magnifiques guirlandes. Les tambours célestes retentirent, ô fils de Bharata. Le vaillant prince et ses enfants firent des tranchées dans les sables de cette mer profonde. La force de Nârâyana lui-même vint augmenter celle du roi, qui

---

<sup>13</sup> Le lecteur doit s'accoutumer à voir employés indistinctement les mots Asoura et Rakchasa, et même ceux de Dêtya et de Dâna. Ce sont les noms des ennemis des dieux. Au commencement de ce chapitre, on a vu figurer les Râkchasas : je suppose qu'on désignait par ce nom des peuplades sauvages, ou des pirates, qui forcèrent les habitants à se retirer sur les montagnes pour se mettre à couvert de leurs déprédations. Mais ici il me semble que le Râkchasa Dhoundhou est un être allégorique, servant à désigner un lieu aride, marécageux et malsain, où peut-être même était-ce le siège d'un volcan, soit que ce phénomène fût accidentel ou permanent. Nos journaux racontent quelquefois des faits, sur lesquels les Indiens bâtraient des contes mythologiques. Ainsi on lit dans le Courrier français du 5 octobre 1828, qu'en Murcie, entre Torre Laguna et Vieda, il existe un petit étang dont les eaux stagnantes rendent en tout temps le pays très malsain. Un jour, la chaleur du soleil enflamma les miasmes qui s'exhalent de cet étang. Les flammes, enveloppées d'un tourbillon de fumée, mirent le feu au chaume des guérets, d'où il se communiqua à une montagne voisine, et détruisit toute la végétation. Cet incendie donna lieu à mille explications superstitieuses. On lit aussi dans le Constitutionnel du 18 avril 1829, qu'à Benifusar, il s'est formé quatre ouvertures, dont deux lancent de la lave, et les autres des vapeurs sulfureuses qu'on sent à plus d'une lieue de distance, et que les ouvertures formées sur l'emplacement de Torre Vieja jettent des torrents d'eau fétide. Je n'ai cité ces faits que pour chercher à rendre raison d'une fiction merveilleuse, qui peut être expliquée par une cause naturelle.

<sup>14</sup> En le faisant fils de Madhou, le poète a voulu probablement nous indiquer le moment où le phénomène avait eu lieu. C'était aux approches du printemps : *Madhou* (मधु) signifie *doux*, et s'emploie pour désigner le mois de Tchêtra, mars-avril.

<sup>15</sup> Il était d'usage dans ces anciens temps que les rois, fatigués des affaires, cédassent le trône à leurs fils, et se retirassent dans les bois sacrés ou sur les saintes montagnes, pour ne plus penser qu'à leur salut. Voy. Lois de Manou, lect. VI.

redoubla d'activité. Ses enfants continuaient à creuser des canaux : Dhoundhou, attaqué par eux dans sa retraite souterraine, s'enfuit du côté de l'occident : sa bouche vomissait des flammes, et dans sa colère, il semblait vouloir détruire les mondes. Les eaux qu'il soulève s'élancent avec la rapidité d'un torrent : on dirait l'Océan qui se gonfle à l'apparition de la lune : ce sont des pluies orageuses, ce sont des vagues menaçantes. Les feux du Râkchasa dévorèrent les cent enfants du roi, à l'exception de trois. Alors le prince, avec plus d'acharnement encore vient assaillir son puissant ennemi. Par la force de sa dévotion, il dessèche les flots impétueux ou éteint les flammes dévorantes, et finit par donner la mort au géant, malgré le feu et l'onde qu'il emploie pour se défendre. Vainqueur et triomphant, il montre à Outtanca son ennemi terrassé ; et celui-ci, pour récompenser ce prince généreux, lui accorda le don d'une puissance à l'épreuve du temps et des attaques de ses voisins, et d'une sagesse qui ne devait jamais se démentir. Il lui promit une place éternelle dans le séjour céleste, à lui et à ses enfants qui avaient été tués par le Râkchasa.

## DOUZIÈME LECTURE.

### HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vêsampâyana dit :

Les trois fils qui restaient à Dhoundhoumâra étaient Dridhâsua, l'aîné, et les deux plus jeunes, Tchandra et Capilâsua. Dridhâsua eut pour fils Haryasua ; Haryasua fut père de Nicoumbha<sup>1</sup>, vaillant et zélé Kchatriya ; Nicoumbha, de Samhatâsua, habile dans les combats ; Samhatâsua, d'Acrisâsua et de Crisâsua. Acrisâsua eut une fille nommée Hêmavatî ; il avait épousé Drisadwatî, renommée dans les trois mondes. Son fils fut Prasénadjit. Celui-ci eut pour épouse une femme vertueuse, nommée Gôrî ; par l'effet d'une imprécation de son mari, elle devint la rivière Bâhoudâ<sup>2</sup>. Son fils fut le grand roi Youvanâsua, qui lui-même donna le jour à Mândhâtri, vainqueur des trois mondes. Mândhâtri épousa une fille de Sasivindou<sup>3</sup>, petite fille de Tchitraratha, nommée Vindoumatî, femme pieuse, attachée à son mari, et dont la beauté n'avait point d'égale sur la terre. Elle avait dix mille frères<sup>4</sup>, dont elle était l'aînée. Elle donna à Mândhâtri deux fils : Pouroucoutsua, fidèle observateur des lois, et le vaillant Moutchoucounda<sup>5</sup>. Le fils de Pouroucoutsua fut Trasadasyou, qui fut puissant sur la terre. Celui-ci eut, de Narmadâ, Sambhoûta, qui donna le jour à Soudhanwan, redoutable à ses ennemis. Soudhanwan fut père du grand Tridhanwan, et Tridhanwan du sage Trayyârouna.

---

<sup>1</sup> Fr. Hamilton, cherchant encore à concilier les listes, voudrait faire de *Nicoumbha* et de *Samhatâsura* un seul et même personnage. Il donne aussi à *Samhatâsura* le nom de *Varhanâsua*, qui ne se trouve pas ici.

<sup>2</sup> C'est la rivière appelée aujourd'hui le *Djilem*, et nommée par les Grecs l'*Hydaspe*.

<sup>3</sup> Prince de la race lunaire ; son nom *Sasivindou* ou *Sasavindou* désigne des marques naturelles qui représentent ou un lièvre, ou les taches de la lune. *Sasa* veut dire *lièvre*, et *sasin*, la *lune*. Les Indiens voient des lièvres dans les taches de la lune.

<sup>4</sup> Ce nombre est sans doute exagéré. Au reste, l'expression sanscrite अयुत désigne quelquefois un nombre indéterminé très-considérable.

<sup>5</sup> Nous retrouverons ce *Moutchoucounda* dans l'histoire de *Câlayavana*.

Ce dernier prince eut pour fils un vaillant héros, nommé Satyavrata. Un habitant de la ville, où il demeurait, avait une fille dont ce prince devint éperdument amoureux. Elle venait d'être mariée : déjà les mains des deux époux avaient été unies, et les saints mantras prononcés sur eux. Alors Satyavrata, par ignorance ou par passion, que sa raison fût aveugle ou égarée, osa enlever celle qu'il aimait. Le roi Trayyârouna exila un fils souillé d'une semblable faute. « Fuis loin de moi ! » lui dit-il à plusieurs reprises dans son indignation.

« Où dois-je me retirer ? » demanda aussi plusieurs fois à son père le prince banni. « Malheureux, lui répondit le roi, va vivre avec les Swapâcas<sup>6</sup>. J'aime mieux perdre mon fils que de déshonorer ma race ». D'après l'ordre de son père, Satyavrata sortit de la ville, et le saint Richi Vasichtha<sup>7</sup> ne vint point à son secours. Le héros alla donc demeurer près de l'endroit où se tenaient les Swapâcas. Pour son père, il se retira dans la forêt afin d'y vivre dans la méditation. Par suite de cette impiété, ô roi, tout le pays fut pendant douze ans privé de pluie : Indra resta sourd à tous les vœux. Dans ce même temps, le grand pénitent Viswâmitra s'était retiré dans un lieu voisin de la mer pour s'y livrer à de terribles austérités ; il avait renoncé à tout, même à sa femme. Celle-ci, pour subvenir à la nourriture de ses autres enfants, se trouvait obligée de vendre pour cent vaches l'aîné de ses fils, qu'elle-même avait lié d'une corde (gala) par le milieu du corps. Satyavrata, malgré sa faute, toujours pénétré de bons sentiments, vit l'enfant du grand Richi ainsi exposé en vente. Il l'accueillit, lui donna la liberté, et l'éleva autant par pitié que pour plaire à Viswâmitra. Ce fils de Viswâmitra, délivré par Satyavrata et, à cause de la corde qui l'avait lié, nommé Gâlava, devint dans la suite un Maharchi célèbre par sa piété.

## TREIZIÈME LECTURE.

### SUITE DE L'HISTOIRE DE TRISANCOU.

Vêsampâyana dit :

Satyavrata ne se contenta pas d'élever le fils de Viswâmitra : par attachement pour celui-ci autant que par humanité, il nourrit aussi sa femme, et sut toujours conserver avec elle les lois de la décence. Il allait dans la forêt tuer des cerfs, des sangliers et des buffles, et venait en suspendre la chair à un arbre dans le voisinage de l'ermitage de Viswâmitra. D'après la sentence de son père, il était depuis onze ans dans cet état de retraite et de pénitence<sup>1</sup>.

---

<sup>6</sup> Le mot *Swapâcas* indique une caste d'hommes impurs, vivant avec les chiens et même se nourrissant de leur chair. Ils demeurent hors des villes, portant pour vêtements les dépouilles des morts, mangeant dans des vases brisés et ne pouvant posséder que des ânes et des chiens. On ne les emploie que comme exécuteurs publics : ils sont aussi chargés d'emporter les cadavres de ceux qui meurent sans parents. Voy. les Lois de Manu, lect. X, sl. 19.51 et suivants. On les confond assez souvent avec les Tchadâlas.

<sup>7</sup> Vasichtha, comme nous l'avons déjà vu, était le maître spirituel des rois de la race solaire. On retrouve ce personnage toutes les époques ; ce qui me fait soupçonner que le mot de *vasichtha* est aussi un nom de dignité. On verra plus bas qu'il s'éleva une querelle entre Vasichtha et Viswâmitra. Il est probable que ce fut une division sacerdotale : Viswâmitra, issu de la caste des Kchatriyas, devint Brahmane.

<sup>1</sup> Le texte porte ici deux mots dont le sens n'est pas suffisamment indiqué dans le dictionnaire de M. Wilson : ce sont उपांशु, *oupânsou* et दीक्षा, *dîkchâ*. *Oupânsou* me semble signifier une pénitence

Le roi, comme nous l'avons dit, s'était retiré dans une forêt, et pendant ce temps, ce fut le Mouni Vasichtha qui gouverna la ville d'Ayodhyâ, le royaume et même l'intérieur du palais<sup>2</sup>, joignant ces fonctions à celles de prêtre et de précepteur spirituel. Satyavrata, dans son ressentiment irréfléchi, nourrissait toujours contre Vasichtha une colère extrême, et reprochait au Mouni de n'avoir rien fait pour empêcher un père d'exiler son fils. Le mariage, dit la loi, n'est accompli qu'au septième pas que font les époux ; et, lors de l'attentat de Satyavrata, ce septième pas n'avait pas encore été fait<sup>3</sup>. Ainsi, prétendant que Vasichtha, qui connaissait les lois, ne voulait point le protéger, il avait conçu contre lui une violente animosité. « Soyez sage, instruisez-vous, lui avait dit le Mouni, et revenez à la raison ». Mais Satyavrata s'était montré insensible à sa pénitence : ce qui avait causé un profond chagrin à son père. Indra, partageant la colère de celui-ci, n'envoya point de pluie pendant douze ans. Ce n'était pas assez d'avoir à supporter cette terrible punition, Satyavrata fut encore dégradé des honneurs de sa famille et de sa caste ; et, loin de défendre ce prince banni par son père, l'intention de Vasichtha était d'en appeler le fils au trône, et de lui conférer le baptême royal.

Il y avait douze ans qu'il expiait sa faute et subissait sa peine avec courage, quand, un jour, ne pouvant trouver de gibier, il aperçut la vache nourricière<sup>4</sup> de Vasichtha, cette vache merveilleuse qui suffisait à tous les désirs. Poussé par la colère qui l'aveuglait, par la fatigue et la faim dont il était accablé, ce prince, dominé en cet instant par la passion<sup>5</sup>, tua la vache de Vasichtha, et fit manger de sa chair aux enfants de Viswâmitra<sup>6</sup>. A cette nouvelle, Vasichtha irrité dit au fils du roi : « Misérable ! j'aurais

---

imposée dans la vue d'éclairer l'esprit d'une personne des rayons de la science ; *dîkchâ* est l'expiation d'une faute, qui doit initier le pénitent à une vie nouvelle.

- <sup>2</sup> C'est la traduction du mot अन्तःपुर, *antah pura*, qui veut dire la *ville intérieure* ou le harem du prince.
- <sup>3</sup> Voyez les Lois de Manou, lect. VIII, sl. 227. Tel est le sens que M. Loiseleur Deslongchamps, habile traducteur des lois de Manou et disciple distingué de M. de Chézy, a conservé dans sa version française, sur la foi de Jones et de M. Colebrooke. Cependant il pense, et c'est aussi l'idée que j'avais eue, qu'il se pourrait que सप्तमे पदे signifiât aussi bien le septième verset des *mantras* récités en cette circonstance. Si je n'avais pas autant de respect pour l'opinion des savants anglais qui nous ont précédés dans la carrière, j'aurais préféré ce dernier sens. Voy. dans les Recherches asiatiques, tom. VII, le Mémoire de Colebrooke sur les cérémonies des Indiens. Il y parle, à la vérité, des sept pas nécessaires à l'accomplissement du mariage, mais il y fait aussi mention des sept invocations qui les accompagnent.
- <sup>4</sup> Je crois qu'il faut entendre par la vache de Vasichtha les domaines affectés à son titre de prêtre, domaines que Satyavrata, qui était en hostilité déclarée avec lui, ne songea point à respecter. Ce n'était pas seulement du lait qu'elle fournissait à Vasichtha, cette vache miraculeuse : dans la querelle qu'il eut avec Viswâmitra, elle lui fournit des soldats Mletchhas ou barbares, qui lui procurèrent la victoire. Je crois donc que l'on désigne par ce mot une partie fertile de l'Inde qui était l'apanage de Vasichtha, ou des princes auxquels il prêtait son appui sacerdotal.
- <sup>5</sup> L'auteur semble indiquer ici que dans cet état de passion, on est capable de manquer à dix devoirs. Veut-il faire allusion aux dix devoirs désignés par les lois de Manou, lect. VI, sl. 92, ou bien aux dix vices mentionnés dans ces mêmes lois, lect. VII, sl. 47, et cités par le savant Wilson aux mots दसकामजव्यसन et व्यसन. Je l'ignore. D'un autre côté, le manuscrit dévanâgari de Paris a inséré deux vers que je n'ai pas traduits, parce qu'ils m'ont paru déplacés ; ils indiquent dix états dans lesquels un homme peut se trouver, quand il commet une faute, l'ivresse, la folie, la fureur, la fatigue, la colère, la faim, la précipitation, la peur, l'avidité, la passion.
- <sup>6</sup> Comme ce personnage, ainsi que Vasichtha, apparaît à diverses époques fort éloignées les unes des autres, ne pourrait-on pas regarder le mot de *Viswâmitra*, qui signifie *ami de tous*, comme un nom

pu te délivrer de ton premier péché, si tu ne l'avais pas aggravé de deux autres. Tu as affligé ton père, tu as tué la nourrice de ton Gourou, et par ces crimes irrémédiables, tu as complété le nombre de trois péchés. O homme trois fois coupable (Trisancou) !» Ainsi dit le saint pénitent ; de là vient le nom de Trisancou donné à ce prince.

Viswâmitra revint chez lui, et apprenant que Trisancou avait nourri sa famille, il voulut lui témoigner sa reconnaissance. Il lui donna le choix d'une récompense. « Je demande, dit le prince, le privilège de pouvoir avec ce corps mortel entrer au séjour céleste ». Cependant la sécheresse des douze années avait cessé ; le Mouni (Viswâmitra) le sacra dans un Srâddha<sup>7</sup> royal, et l'admit aux sacrifices. Malgré les dieux et Vasichtha, il le fit monter au ciel<sup>8</sup>, comme il le lui avait promis.

Trisancou épousa Satyarathâ, de la famille de Kêkêya. Il en eut un fils, nommé Haristchandra<sup>9</sup>, qui sut se garantir de toute faute. Celui-ci accomplit le sacrifice royal du Râdjasoûya, et eut le titre de monarque universel (Samrâdj). Son fils fut le vaillant Rohita, qui fonda Rohitapoura<sup>10</sup> : songeant à protéger ses sujets et à fortifier son royaume, ce saint roi entoura cette ville de murs et de défenses, et la confia aux Kchatryas<sup>11</sup>. Rohita eut pour fils Harita ; Harita donna le jour à Tchantchou<sup>12</sup>, qui eut

---

général donné à quelques sectaires ennemis des Brahmanes ? L'histoire de Trisancou semblerait appuyer ma conjecture : ce prince excommunié se jeta dans les bras d'un hérétique, qui lui promit le ciel, lutta contre les Dévas, et eut la puissance de sacrer lui-même son protégé. Viswâmitra est, à mes yeux, le représentant permanent du protestantisme indien, comme Vasichtha est celui de l'orthodoxie. On voit dans l'histoire de Rama que ce prince devient le disciple de Viswâmitra, quoique Vasichtha soit tout-puissant à la cour. Dans l'Outtara-Râma-tcharitra, Viswâmitra intervient dans le sacrifice du mariage de Râma, et de plus on y trouve Vasichtha et son rival Satânanda bénissant ensemble cette union. J'avais déjà développé cette idée dans une des notes que mon digne et excellent maître, M. de Chézy, avait bien voulu insérer dans sa belle édition de Sacountalâ. Voyez pag. 199.

<sup>7</sup> Le mot est *pitrya* ou *pêtrya*. Voy. les lois de Manou, lect. III, où les cérémonies du Srâddha sont détaillées d'une manière très-minutieuse. Je suppose qu'il est ici question du sacrifice fait en l'honneur de Trayyârouna qui venait de mourir. Cette histoire de Trisancou est très-curieuse, et nous montre l'empire fort ancien exercé au nom de la religion jusque sur les princes, l'interdit lancé sur tout un royaume, et l'administration tombant entre les mains d'un prêtre, le ciel lui-même fermé et devenu d'airain ; mais d'un autre côté, le prince persécuté lutte contre l'excommunication, il élève autel contre autel, et règne à la faveur du schisme qu'il introduit. C'est là de l'histoire ancienne, dont les temps modernes offrent également des exemples.

<sup>8</sup> Le lecteur croira avec moi que cette expression de monter au ciel indique la réhabilitation religieuse de Trisancou, qui fut imposée par Viswâmitra aux Brahmanes, lesquels se sont vengés de cette contrainte, en imaginant un conte sur ce prince. Ils prétendent que dans le ciel il a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche coule une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya et lui donne une teinte rougeâtre ; cette salive souille et rend impures les eaux d'une rivière qui sort du Vindhya et qui s'appelle Carmamâsâ.

<sup>9</sup> On dit aussi que Haristchandra demanda à monter au ciel : ce qui veut dire peut-être qu'il continua le schisme. Il voulut même y monter avec ses sujets. Nârada, afin de lui faire perdre quelque chose de ses mérites, l'interrogeait sur ses actions, que ce prince racontait avec la complaisance de l'orgueil. A chaque réponse, Haristchandra descendait d'un étage ; mais il s'aperçut à temps de sa faute ; il rendit hommage aux dieux et il obtint de rester avec sa capitale au milieu de l'air, où on le voit encore de temps en temps.

<sup>10</sup> Rohita est aussi appelé Rohitâsua. Fr. Hamilton croit que Rohitapoura est aujourd'hui Rotas, sur le Sona.

<sup>11</sup> Le mot est द्विज *dwidja*, c'est-à-dire, régénéré. Il s'applique aux trois premières castes : j'ai pensé qu'il s'agissait ici de la seconde.

deux fils, Vidjaya et Soudéva. Vidjaya est fameux pour avoir été le vainqueur de tous les Kchatriyas. Son fils fut Rourouca, prince habile dans la science du devoir. A Rourouca succéda Vrica son fils, qui laissa le trône à son fils Bâhou. Ce roi, dans un siècle où le devoir était respecté, donna l'exemple d'y manquer : il vit ses lois méprisées par les Sacas, les Yavanas<sup>13</sup>, les Câmbhodjas<sup>14</sup>, les Pâradas<sup>15</sup>, les Pahlavas<sup>16</sup>, les Hêhayas<sup>17</sup> et les Tâladjanghas<sup>18</sup>. Le fils de Bâhou fut Sagara, qui naquit empoisonné<sup>19</sup> : recueilli dans l'ermitage d'Ôrva, il eut pour protecteur ce fils de Bhrigou, qui lui donna une arme de feu, avec laquelle il vainquit la terre et frappa les Tâladjanghas et les Hêhayas. Rigoureux observateur des lois, il priva de leur caste les Kchatriyas Sacas, Pahlavas et Pâradas.

## QUATORZIÈME LECTURE.

### NAISSANCE DE SAGARA.

Djanamédjaya dit :

Comment Sagara naquit-il empoisonné ? Comment dans sa colère priva-t-il du privilège de leur caste les puissants Kchatriyas du pays des Sacas et des autres contrées ? Saint anachorète, donne-moi quelques détails sur ces événements.

Vêsampâyana reprit :

O roi, le royaume de Bâhou, prince vicieux, avait été envahi par les Hêhayas, les Tâladjanghas et les Sacas. Cinq autres nations vinrent aussi appuyer les Hêhayas : c'étaient les Yavanas, les Pâradas, les Câmbhodjas, les Pahlavas et les Khasas<sup>1</sup>. Bâhou, dépouillé de ses états, se retira dans une forêt, accompagné de son épouse, et là, il mourut dans la misère. Cette épouse était de la race d'Yadou : elle était enceinte quand elle se décida à le suivre. Avant son départ, un poison lui avait été donné par une de

---

<sup>12</sup> Fr. Hamilton le confond avec Tchampa, fondateur de Tchampapourî. Il exprime, au reste, son indécision sur la descendance des différents princes dont les noms vont suivre.

<sup>13</sup> Ce nom est donné par les Indiens à des nations venues de l'Occident, comme il l'a été, dans les temps modernes, aux Mahométans et ensuite aux Européens. Quelques auteurs ont cru que ce mot désignait les Grecs, à cause du rapport qui existe entre *Yavana* et *Ionien*. Mais les temps dont il est ici question sont trop anciens pour que ce mot puisse être appliqué à des nations d'origine grecque : il désigne plutôt un peuple placé sur les frontières occidentales ou septentrionales de l'Inde.

<sup>14</sup> Ces peuples habitaient l'Arachosie, ou une province au nord de la Perse. Le Târâ-tantra désigne les Câmbhodjas comme bons cavaliers.

<sup>15</sup> Les Paradas étaient les habitants de la Paropamise

<sup>16</sup> Les Pahlavas, dont le nom s'est conservé dans le mot Pehlevi, étaient les anciens Perses.

<sup>17</sup> Les Hêhayas demeuraient peut-être dans le Caboul.

<sup>18</sup> Les Tâladjanghas ne devaient pas être éloignés des Hêhayas, car il y avait entre les princes de ces deux peuples alliance de parenté.

<sup>19</sup> Le mot गर *gara* signifie *poison*. Sagara veut dire simul-venenatus. Dans la lecture suivante on expliquera, cette histoire.

<sup>1</sup> Ce peuple habitait au nord de l'Inde ; peut-être leur pays est-il aujourd'hui le Cachgar.

ses rivales. Après la mort de son mari, elle éleva un bûcher dans la forêt, et monta dessus avec résignation. Le fils de Bhrigou, Ôrva, eut pitié d'elle et l'emmena dans son ermitage, où elle fut délivrée à la fois de son fruit et du poison qu'elle avait pris. Ainsi vint au monde le grand roi Sagara. Ôrva lui-même fit pour cet enfant toutes les cérémonies ordonnées par la loi<sup>2</sup> ; il lui servit de père, lui fit lire les Vèdes, et lui donna une arme de feu<sup>3</sup> redoutable, et que les dieux eux-mêmes ne pouvaient supporter. Fort de cette nouvelle arme, et doué lui-même d'une vigueur singulière, Sagara attaqua les Hêhayas, et les frappa rapidement, comme Roudra<sup>4</sup> dans sa colère frappe les troupeaux. Il s'acquitta dans le monde la plus grande gloire. Il voulait anéantir entièrement les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas et les Pahlavas, qu'il poursuivait avec acharnement. Ces peuples vinrent en suppliant demander la médiation du sage Vasichtha. Cet illustre solitaire, les voyant abattus, chercha à les rassurer, et leur ménagea un traité avec Sagara. Celui-ci consentit à les épargner, à la prière de son maître spirituel : mais il les dégrada, et les força de prendre des vêtements qui devaient les faire distinguer. Il voulut encore que les Sacas eussent la moitié de la tête tondue, les Yavanas et les Câmbhodjas toute la tête rasée, que les Pâradas portassent les cheveux longs, que les Pahlavas laissassent croître leur barbe : il les priva aussi de toute lecture spirituelle et du droit de faire la prière avec la libation de beurre consacré<sup>5</sup>. Ainsi les Sacas, les Yavanas, les Câmbhodjas, les Pâradas, les Pahlavas, les Colas<sup>6</sup>, les Sarpas<sup>7</sup>, les Mahichas, les Dârbas<sup>8</sup>, les Tcholas<sup>9</sup>, les Kéralas<sup>10</sup>, les Khasas, les Touchâras<sup>11</sup>, les Tchînas<sup>12</sup>,

---

<sup>2</sup> Le poète désigne ici les dix ou douze cérémonies indiquées au commencement de la IIe lecture des lois de Manou, telles que le *djâtacarma*, qui a lieu quand l'enfant vient de naître ; le *nâmacarana*, quand on lui donne un nom ; l'*annaprâsana*, quand on le sèvre, etc. Voy. le dictionnaire de Wilson, au mot *Sanscâra*.

<sup>3</sup> Nous verrons ailleurs l'histoire d'un être, appelé aussi Ôrva, et qui vomissait des flammes. Le poète n'aurait-il pas confondu les deux personnages ? Pour qu'un saint puisse donner une arme de feu, il faut qu'il soit doué des qualités qu'on prête à Ôrva, fils du Mouni Ourva. Au reste, nous retrouverons encore cette arme de feu, qui paraît être particulière à la famille de Bhrigou, aux Bhârgavas. Il me semble aussi qu'Ôrva est un nom du Richi Angiras, qui fut, dans une de ses renaissances, fils d'Ourva, et par sa mère petit-fils du dieu du feu, Agni.

<sup>4</sup> Roudra, autrement Siva, est surnommé *pasoupâti*, maître des troupeaux, des animaux en général.

<sup>5</sup> C'est la cérémonie qu'on appelle *vachat*.

<sup>6</sup> Les Colas habitaient sur la côte qui s'étend de Cuttack à Madras. Dans le Mémoire de M. Sterling sur le Cuttack (Rech. asiat. t. XIV, p. 203), il est parlé d'une tribu sauvage, nommée les Coles.

<sup>7</sup> Il est possible que ce mot *sarpa* soit synonyme de *nâga*. Le pays de Nâga est situé près de l'Indus. Les manuscrits dévanâgaris portent *Mâhicha* ou *Mâhichaca*. Le Brahmânda-pourâna place les Mâhichacas vers l'est.

<sup>8</sup> Les géographies indiennes mettent les Dârbas près des Khasas.

<sup>9</sup> Les Tcholas se trouvaient dans la partie de l'Inde appelée aujourd'hui Tanjore.

<sup>10</sup> Le pays des Kéralas est le Malabar.

<sup>11</sup> *Touchâra* signifie *neige* ; les Touchâras (les Tochari de Pline) habitaient les montagnes qui sont vers le nord-ouest de l'Inde. Wilford les met dans le Turan. Un manuscrit porte Toukhâra, qui rappelle le mot Tokharestan.

<sup>12</sup> Il ne faut pas confondre ce mot avec le nom des Chinois, qui n'exista que postérieurement : les Tchînas étaient un peuple à l'ouest de l'Inde, quoique quelques personnes les placent vers la partie orientale, près du pays d'Asam. Les lois de Manou en parlent, lect. X, sl. 44. Les Mahâtchînas, ou grands Tchînas, étaient près de la source de la Sarayou ou Sarjou.

les Madras<sup>13</sup>, les Kichkindhas<sup>14</sup>, les Cântalas<sup>15</sup>, les Bangas<sup>16</sup>, les Sâlwas<sup>17</sup> et les Concanas<sup>18</sup> furent, d'après la décision de Vasichtha, privés par le grand Sagara de leurs privilèges de Kchatriyas.

Après avoir établi ainsi le règne des lois, vainqueur de la terre, il donna la liberté à un cheval destiné à être immolé<sup>19</sup>. Ce cheval, dans sa course vagabonde, arriva sur les bords de la mer méridionale : à quelque distance des flots, il disparut sous terre. Le roi fit creuser ce terrain par ses fils. Après avoir creusé à une grande profondeur, ils y trouvèrent le premier des dieux, le grand Esprit, celui qu'on appelle Hari, Crichna, Vichnou, le père de tous les êtres, endormi sous la forme de Capila<sup>20</sup>. Ce dieu s'éveilla, frappé par la lumière, et les feux de ses regards brûlèrent tous les fils de Sagara, à l'exception de quatre, savoir, Varhakétou, Soukétou, Dharmaratha, et le héros Pantchadjana, qui perpétua la race de Sagara. Le dieu Hari, le grand Nârâyana, pour consoler celui-ci, lui promit que la postérité d'Ikchwâcou n'aurait point de fin, que sa gloire, à lui, ne serait jamais éclipsée, que Sâmoudra (l'Océan) serait son fils, et qu'enfin des demeures éternelles lui seraient donc nées dans le ciel, à lui et à ses enfants qui venaient de périr. Samoudra, prenant dans ses mains les présents qu'il destinait au maître de la terre<sup>21</sup>, le salua avec respect, et se soumit à devenir Sâgara (c'est-à-dire,

---

<sup>13</sup> Le pays des Madras s'étendait au nord-ouest de l'Indostan propre. Fr. Hamilton croit que c'est le Bhoutan.

<sup>14</sup> La contrée des Kichkindhas répondait à la partie septentrionale du Mysore. Dans le Râmâyana, c'est le royaume de Bâlin.

<sup>15</sup> Les Cântalas aux longs cheveux étaient près des Tchînas.

<sup>16</sup> De ce mot vient celui de *Bengale*. Les Bangas habitaient dans le voisinage de Dacca

<sup>17</sup> La contrée des Sâlwas est placée au centre de l'Inde ; cependant M. Wilson dit, au mot Câracoukchtya, qu'il faut la chercher au nord de l'Indostan.

<sup>18</sup> Les Concanas habitaient le pays qu'on nomme encore aujourd'hui le Concan.

<sup>19</sup> Le cheval désigné pour *l'aswamédha* était mis en liberté après quelques cérémonies particulières. Il portait sur son front une inscription qui annonçait sa destination et menaçait de la colère du roi quiconque l'arrêterait. Il errait en liberté pendant douze mois, suivi de loin par des soldats. Au bout de l'an il était ramené, et lié à un poteau. Son corps, coupé en morceaux, était ensuite brûlé. La fumée et la cendre de la victime servaient à purifier le prince et sa royale épouse.

<sup>20</sup> Nous devons croire que ce récit est une fiction par laquelle le poète a voulu représenter les travaux opérés pour donner un écoulement aux eaux du Gange, dont les terres d'alluvions arrêtaient le cours, en formant des marais noirs et fangeux ; car le mot *capila* veut dire *noir*. Capila est regardé comme le fils de Cardaméswara, qui signifie *maître du limon*. On place son ermitage en différents lieux, comme au pas de Haridwâra, et vers l'embouchure du Gange, à l'endroit appelé *Gangâ-sâgara* (ou *mer du Gange*), et situé au sud de Calcutta, non loin de Fulta qui, à cette époque, était près de la mer. En général on met Capila à l'embouchure de toutes les rivières. Ce personnage est considéré comme un avatare de Vichnou résidant à Gangâ-sâgara, où dans sa colère il anéantit les fils de Sagara : ce qui veut dire que les ouvriers périrent des suites d'une épidémie causée par la chaleur qui avait échauffé ce limon fétide. Il est possible aussi qu'on appelle enfants de Sagara ces canaux mêmes qui furent creusés par ordre du prince, et desséchés ensuite par la chaleur. Le nombre de soixante mille est exagéré.

<sup>21</sup> Le nom particulier de cette offrande est *argha*. Elle se compose de fleurs, de riz, de *tila* (*sesamum orientale*), de bois de sandal, et d'eau présentée dans un vase en forme de bateau. Quelquefois on n'offre que de l'eau, comme ce paysan persan qui ne fit que cette offrande à son roi Artaxerce Mnémon.

filis de Sagara)<sup>22</sup>. Il lui rendit le cheval destiné au sacrifice, et le monarque glorieux célébra cent Aswamédhas. La tradition rapporte qu'il avait eu soixante mille fils.

## QUINZIÈME LECTURE.

### FIN DE L'HISTOIRE DE LA FAMILLE SOLAIRE.

Djanamédjaya dit :

Comment ces héros, fils de Sagara, sont-ils nés ? Sage Brahmane, comment ont-ils été vaincus, quoiqu'ils fussent au nombre de soixante mille ?

Vêsampâyana répondit :

Sagara avait deux femmes renommées par leur piété et leur vertu. La plus âgée, fille de Vidarbha, se nommait Késinî. La plus jeune, fille d'Arichtanémi, renommée pour sa conduite sage et ses sentiments élevés, n'avait point de rivale sur la terre pour la beauté. Ôrva, voulant par un don merveilleux les récompenser, leur dit un jour : « L'une de vous peut avoir soixante mille fils, l'autre n'en aura qu'un. C'est à votre choix, voyez ». Aussitôt l'une demanda cette nombreuse lignée de héros, l'autre ne désira qu'un fils. « Vos vœux seront accomplis », dit le Mouni. Késinî donna pour fils à Sagara le prince Asamandjas, qui fut connu dans la suite par sa vaillance sous le nom du roi Pantchadjana. Sa compagne accoucha d'une courge<sup>1</sup> remplie de pépins : c'est là du moins ce que rapporte la tradition. Ces pépins étaient au nombre de soixante mille ; ils formèrent autant d'embryons, qui avec le temps reçurent la naissance, et prirent un accroissement successif. Sagara avait d'abord fait placer ces embryons dans des vases remplis de lait : ensuite ils eurent chacun une nourrice : au bout de dix mois, ils marchaient heureusement. Ces enfants, élevés avec soin par la tendresse de Sagara, grandirent, et formèrent ses soixante mille fils sortis, ô roi, du sein d'une courge. Ils furent donc absorbés par les feux de Nârâyana ; ce fut Pantchadjana qui succéda à son père.

Le fils de Pantchadjana fut le vaillant Ansumân, qui donna le jour à Dilîpa, surnommé Khatwânga<sup>2</sup>. Ce prince, venant du ciel sur la terre, n'obtint la vie que pour une heure<sup>3</sup>, et, toutefois, il eut le temps de faire un seul faisceau des trois mondes par sa prudence et sa justice. Il eut pour fils le grand roi Bhagîratha, qui fit descendre du ciel<sup>4</sup> la noble rivière du Gange et la conduisit à Samoudra (l'Océan)<sup>5</sup> prince glorieux,

---

<sup>22</sup> Un des noms de la mer, en sanscrit, est *sâgara* : on explique l'étymologie de ce mot en disant que l'Océan devint fils de Sagara. La syllabe longue indique filiation.

<sup>1</sup> Je ne chercherai point à expliquer cette fable fondée sans doute sur quelque équivoque de mots.

<sup>2</sup> *Khatwânga* est le noix que l'on donne à l'une des armes de Siva, qui ressemble à un pied de lit.

<sup>3</sup> C'est un compliment poétique, comme quand nous disons que le ciel ne fait que prêter les grands hommes à la terre.

*Nimiùm vobis Romana propago*

*Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.*

<sup>4</sup> La déesse du Gange prit une forme matérielle : aussi le texte, dit-il qu'elle vint ici-bas comme avatare.

<sup>5</sup> Bhagîratha l'amenait sur la terre pour rappeler à la vie par ses eaux les fils de Sagara. Ne sachant pas précisément où ils étaient, la déesse se divisa en cent torrents pour être plus sûre de les rencontrer. Voy. lect. précéd., not. 20.

fortuné, puissant, pareil au dieu Indra. La déesse Gangâ devint fille de Bhagîratha<sup>6</sup>, et pour cette raison elle est nommée Bhâgîrathî par ceux qui connaissent l'histoire de cette royale famille.

Bhagîratha donna le jour au roi Srouta ; Srouta à Nâbhâga<sup>7</sup>, prince attaché à ses devoirs ; Nâbhâga à Ambarîcha ; Ambarîcha à Sindhoudwîpa ; Sindhoudwîpa au vaillant Ayoutâdjît ; Ayoutâdjît au glorieux Ritaparna, connaissant à fond la science divine<sup>8</sup>, et puissant ami d'Anala<sup>9</sup>. A Ritaparna succéda le roi Soudâsa son fils, ami d'Indra, et du nom de son père surnommé Ârtaparni<sup>10</sup>. Soudâsa eut un fils, surnommé Sôdâsa par la même raison : ce fut le vaillant Mitrasaha, autrement appelé Calmâchapâda. Sarwacarman reçut la naissance de Calmâchapâda ; Anaranya, de Sarwacarman ; Nighna, d'Anaranya. Nighna eut deux fils, Anamitra et Raghôu, renommés parmi les héros. Le fils d'Anamitra fut le sage Doulidouha, dont le fils Dilîpa fut le trisaïeul de Râma. De Dilîpa naquit Dîrghabâhou, autrement appelé Raghôu<sup>11</sup>, qui régna avec force et puissance dans Ayodhyâ. Le fils de Raghôu fut Âdja ; Âdja donna le jour à Dasaratha ; et de Dasaratha naquit le glorieux Râma, constamment animé par l'amour du devoir.

Ce dernier eut pour fils Cousa : Cousa donna le jour à Atithi ; Atithi à Nichada ; Nichada à Nala ; Nala à Nabha ; Nabha à Poundarîca, surnommé Kchémadhanwan ; Kchémadhanwan au superbe Dêvânîca ; Dêvânîca au puissant Ahînagou ; Ahînagou au noble Soudhanwan ; Soudhanwan à Nala<sup>12</sup> ; Nala à Ouctha, prince religieux ; le généreux Ouctha à Vadjranâbha<sup>13</sup>.

De celui-ci<sup>14</sup> naquit le sage Sankha, surnommé Vyouchitâswa ; Sankha fut père du sage et riche Pouchpa ; Pouchpa, de Siddhi ; Siddhi, de Soudarsana ; Soudarsana, d'Agnivarna ; Agnivarna, de Sîghra ; Sîghra, de Marou, prince qui se livra à la dévotion et se retira à Calâpadwîpa<sup>15</sup>. Son fils fut Visroutavasou, qui donna le jour au roi Vrihadbala<sup>16</sup>.

O fils de Bharata, il est à remarquer que les Pourânas citent deux<sup>17</sup> princes du nom de Nala<sup>18</sup>, l'un fils de Vîraséna, et l'autre qui était de la race d'Ikchwâcou.

---

<sup>6</sup> Nous savons ce que signifie, dans ce sens, *devenir le fils ou la fille d'un personnage*, c'est prendre son nom modifié par une syllabe longue.

<sup>7</sup> Je ne parle que pour mémoire des peines que se donne, ici et plus bas encore, Fr. Hamilton, pour concilier la table de Vâlmîki et les autres avec celles du Harivansa.

<sup>8</sup> J'ai rendu ainsi le mot *दिव्याज्ञहृदय*, non pourtant sans quelque scrupule.

<sup>9</sup> Anala est le même qu'Agni, le feu.

<sup>10</sup> Quelques personnes font de ce nom patronymique le nom d'un prince particulier, fils de Ritaparna

<sup>11</sup> C'est de son nom que Râma est appelé *Râghava*.

<sup>12</sup> Le manuscrit de M. Tod porte *Sala*. Le manuscrit bengali, par correction, met *Gaya*.

<sup>13</sup> Le même manuscrit de M. Tod donne pour successeur à Vadjranâbha le prince Nala.

<sup>14</sup> Je dois faire remarquer que tout cet alinéa ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de la Bibliothèque royale.

<sup>15</sup> Calâpa est une île de l'Alacanandâ

<sup>16</sup> Ce Vrihadbala fut tué par Abhimanyou, fils d'Ardjouna. Je constate ce fait pour établir un synchronisme.

<sup>17</sup> Il y a ici une inexactitude, car le poète vient de citer deux Nala de la race solaire.

Je viens de te nommer les princes les plus remarquables, descendants d'Ikchwâcou, et issus de Vivaswân. Celui qui lit avec attention l'histoire de la famille de l'Âditya Vivaswân, de ce dieu qui préside aux Srâddhas<sup>19</sup> et qui donne l'accroissement à tous les êtres, celui-là aura beaucoup d'enfants ; il sera exempt de péché et de passion, il vivra longtemps, et se trouvera un jour dans le monde de l'Âditya Vivaswân.

---

<sup>18</sup> Ce Nala, de la race lunaire, est le héros de l'épisode raconté dans le Mahâbhârata, et dont nous devons une édition et une traduction latine au savant M. Bopp.

<sup>19</sup> C'est plutôt Yama, fils de Vivaswân, qui préside aux Srâddhas, et qui porte le nom de *Srâddhadeva*. Cependant ici cette épithète se rapporte au soleil, à Vivaswân lui-même, comme le prouve le commencement de la lecture suivante.